ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE TOULOUSE

Année 1948 — N° 21

LES ANIMAUX SAUVAGES

des

" LIVRES de la JUNGLE "

THÈSE

pour le Doctorat Vétérinaire

(Diplôme d'Etat)

Soutenue publiquement en Mars 1948

DEVANT LA

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE TOULOUSE

par

RENÉ LAUTIÉ

Né le 28 février 1922 à Ventenac d'Aude (Aude)

JURY. — *Président* . . M. CALVET, Doyen de la Faculté de Médecine

Assesseurs . M. DARRASPEN, professeur à l'Ecole Vétérinaire

M. LASSERRE, professeur à l'Ecole Vétérinaire

IMPRIMERIE PARISIENNE

16, Place du Palais

TOULOUSE

—

1948

LES ANIMAUX SAUVAGES
des
" LIVRES DE LA JUNGLE "

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE TOULOUSE

Année 1948 N° 21

LES ANIMAUX SAUVAGES

des

" LIVRES de la JUNGLE "

THÈSE

pour le Doctorat Vétérinaire

(Diplôme d'Etat)

Soutenue publiquement en Mars 1948

DEVANT LA

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE TOULOUSE

par

RENÉ LAUTIÉ

Né le 28 février 1922 à Ventenac d'Aude (Aude)

JURY. *Président* . . M. CALVET Doyen de la Faculté de Médecine

Assesseurs . M. DARRASPEN professeur à l'Ecole Vétérinaire

M. LASSERRE professeur à l'Ecole Vétérinaire

IMPRIMERIE PARISIENNE

16, Place du Palais

TOULOUSE

—

1948

MINISTERE DE L'AGRICULTURE

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

PERSONNEL ENSEIGNANT

	MM.
Directeurs honoraires	CUILLÉ. MARTIN.
Professeur honoraire	LECLAINCHE.
Directeur	PONS.

PROFESSEURS

Chimie et Pharmacie	N...
Anatomie	FLORENTIN.
Physiologie	N...
Anatomie Pathologique, Inspection des viandes	LOMBARD.
Parasitologie	BRIZARD.
Médecine	DARRASPEN.
Chirurgie	LASSERRE.
Pathologie du Bétail	BERTHELON.
Maladies Microbiennes	N...
Zootechnie	PONS.

AGRÉGÉS

Anatomie	BENOIT.
Médecine	FLORIO.
Chirurgie	PUGET.
Zootechnie	LADRAT.

CHEFS DE TRAVAUX

Chimie et Pharmacie	GODFRAIN.
Pathologie du Bétail	TOURNUT.

ASSISTANTS

Parasitologie	CHEYROUX.

COURS COMPLÉMENTAIRE

Pisciculture et maladies des poissons	SECONDAT.

La Faculté et l'Ecole déclarent n'être pas responsables des opinions émises par les candidats (Délibération de la Faculté en date du 10 mai 1891, et du Conseil de l'Ecole en date du 13 juin 1924).

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

A MON PERE

A MA MERE

« Je crois pouvoir dire en toute sin-
« cérité que ces deux êtres ont été le
« seul public qui ait compté pour
« moi... »

R. KIPLING.

Faible témoignage de ma reconnaissance et de ma profonde tendresse.

A MES SŒURS

Gage d'affection.

A MA FAMILLE

A MES AMIS

A MES CAMARADES DE DEPORTATION

« La misère est comme une amande
« amère que l'on jette au bord du che-
« min; elle y tombe, on l'oublie, elle
« y germe... Quand on repasse au
« même endroit, vingt ans après, on
« trouve un amandier en fleurs... »

R. Bazin.

Puissent-ils ne jamais oublier !...

« Les deux médecines ont un grand avantage à se prêter un concours réciproque pour leur avancement respectif et pour les progrès de la médecine générale qui est une dans ses principes, dans ses lois et dans ses applications... »

Professeur H. BOULEY (1877).

« Nous, médecins, nous considérons les vétérinaires comme des confrères qui traitent de la médecine animale au même titre que nous traitons de la médecine humaine... Je pense que les Ecoles Vétérinaires devraient être rattachées au Ministère de l'Education Nationale. Elevées au rang de Facultés, elles feraient partie de l'Université en toute indépendance, au même titre que les Facultés de Médecine, des Lettres, de Droit, des Sciences et de Pharmacie... »

Professeur J. CALVET (1947).

AU PRÉSIDENT DE NOTRE JURY DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR CALVET

Doyen de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Toulouse,
Chevalier de la Légion d'honneur.

Pour le très grand honneur qu'il nous a fait en acceptant la présidence de notre Jury de Thèse.

Qu'il nous soit permis de lui exprimer notre sincère reconnaissance pour l'intérêt et l'estime qu'il porte à nos Maîtres et à notre Ecole, et notre profonde gratitude pour les efforts opiniâtres qu'il ne cesse de déployer en vue de réaliser un des vœux les plus chers de notre profession : l'intégration de nos Ecoles à l'Université.

A NOTRE JURY DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR R. LASSERRE

de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse,
Chevalier de la Légion d'honneur.

Sa bienveillante autorité nous fut douce durant nos dernières années d'études, de même que nous fut précieux et révélateur son attrait, ou plutôt, son amour envers les bêtes...

Qu'il nous permette de lui renouveler ici l'expression de notre profonde gratitude.

MONSIEUR LE PROFESSEUR E. DARRASPEN

de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse,
Chevalier de la Légion d'honneur.

Maître affable et compréhensif, ses conseils et son indulgence nous resteront toujours chers.

Qu'il veuille bien croire en l'assurance de nos sentiments respectueux et reconnaissants.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR M. BERTHELON

de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse.

Pour l'accueil bienveillant qu'il nous a toujours réservé et auprès de qui nous nous plaisons à nous parfaire.

A MONSIEUR E. PUGET

Agrégé des Ecoles Vétérinaires.

En l'assurant de notre vive reconnaissance et de notre fidèle et respectueuse sympathie.

A MONSIEUR R. FLORIO

Agrégé des Ecoles Vétérinaires.

Qui s'est intéressé à ce travail.

A TOUS NOS MAITRES

de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse.

A MONSIEUR F. RIGAUD

Vétérinaire à Bize-Minervois (Aude).

Qui eut la paternelle sollicitude de conseiller nos débuts timorés...

« ... Et sache que tu peux, au gré de ton délire,
« Faire du bouc barbu renaître le Satyre,
« Que ce cheval, là-bas, qui peine sous le joug
« Au dur sillon, si tu le veux, peut tout à coup,
« Frappant d'un sabot d'or la motte qu'il écrase,
« Aérien, ailé, vivant, être Pégase,
« Car tu es homme et l'homme a gardé dans ses yeux
« Le pouvoir éternel de refaire des Dieux... »

H. de Régnier : « La Cité des Eaux »
(d'après la Ballade de Schiller).

D'aucuns trouveront étrange que « *Les Livres de la Jungle* » de Rudyard Kipling, puissent fournir le sujet d'une thèse de doctorat vétérinaire; ils objecteront, à juste titre peut-être, que l'habituelle sévérité de tels travaux s'accorde mal à la verve plaisante du fameux romancier anglais...

D'autres, plus indulgents, jugeront cet essai, pour le moins inédit...

Il naît dès lors pour nous l'obligation de justifier notre choix...

Affirmons tout d'abord qu'il nous tient profondément à cœur, qu'il nous a été doux de le mener à bien, soutenu par le fallacieux espoir que la lecture de cet humble

ouvrage serait notre fidèle interprète et notre meilleure défense auprès de ceux qui oseraient l'entreprendre...

Faut-il ajouter que la nouveauté du thème, conçu dans un but vétérinaire, ne nous a pas déplu ? On s'accorde trop souvent pour faire de notre profession une activité systématisée, on use des bienfaits de la médecine vétérinaire et l'on hésite pour accorder à ses représentants un état d'esprit qui leur permette de s'évader d'un matérialisme utilitaire... Puissent ces lignes qui trouvent en l'originalité leur principal mérite, apporter quelque réforme à certaines idées préconçues...

Si nos efforts n'ont pas été vains, le principal mérite en revient à M. le Professeur LASSERRE qui, dans le cadre de son laboratoire et durant nos dernières années d'étude, nous a permis de rêver quelquefois, même sous les « platanes de Cos »...

Mais si nous avons échoué, la faiblesse de l'ouvrier est seule à déplorer car l'allant et le courage étaient présents.

Vouloir aborder l'étude de tous les animaux mis en scène par KIPLING eût considérablement dépassé la limite de nos possibilités; aussi, délaissant volontairement les animaux domestiques ou domestiqués, nous sommes-nous exclusivement penchés sur les animaux sauvages. De ce fait, le « *Premier* » et le « *Second Livre de la Jungle* » ont été nos seuls documents; et même, au sein de ces recueils, nous avons abandonné les contes qui traitaient des animaux vivant sous l'emprise directe de l'homme.

Aussi, tenons-nous à signaler, en toute franchise le caractère restrictif de ce travail, car nous ne voudrions pas que l'on induise, d'après les seuls animaux de la jungle, de tous les autres personnages de KIPLING, de même qu'il

ne convient pas de juger son œuvre entière d'après les « *Livres de la Jungle* ».

R. KIPLING fut avant tout un journaliste éminent dont les innombrables articles s'étagent sur près d'un demi-siècle; mais il fut aussi poète et romancier, et, à ces titres, il a chanté avec un égal succès l'impérialisme britannique à son apogée, la vie aventureuse des colonies, et ce sentiment de l'Anglais qui trouve en l'universalité de la terre une raison d'être pour son orgueil national. La France connaît surtout sa prose et l'on peut se demander la place qu'occupent les « *Livres de la Jungle* » dans la série de ces multiples ouvrages. Faut-il y voir une gageure ? Un délassement ? Ou bien l'expression de souvenirs personnels ?... Plutôt que de se lancer dans de vaines hypothèses, mieux vaut écouter R. KIPLING en expliquer lui-même la genèse.

« ... A sept ou huit ans, un jour dont je me souviens, « je compris soudain que « la lecture » ce n'est pas « Riri a ri », « Lulu a lu », mais un moyen d'atteindre « tout ce qui me rendrait heureux. Aussi, me mis-je à « lire tout ce qui se trouvait sous ma main; et je ne sais « comment je tombai sur l'histoire d'un chasseur de lions « en Afrique, égaré parmi des lions qui étaient tous « francs-maçons, avec lesquels il se ligua contre certains « méchants babouins. Cela, je pense, a dû sommeiller en « moi, jusqu'au moment où les « *Livres de la Jungle* » « commencèrent à naître...

« ... Plus tard, marié, je vins m'installer aux environs « d'une petite ville de la Nouvelle-Angleterre, où le « grand-père paternel de ma femme, un Français, avait « établi sa maison et son domaine, bien des années aupa- « ravant. Mon cabinet de travail de cette « Maison du

« bonheur » avait sept pieds sur huit et, de décembre à « avril, la neige montait jusqu'à l'appui de la fenêtre. « Le hasard fit que j'avais écrit une histoire sur l'exploi- « tation des forêts de l'Inde, où il y avait un enfant élevé « par les loups; et, dans la vie calme et suspendue de cet « hiver 1892, quelques souvenirs des lions maçonniques « de mon enfance se combinèrent avec un écho de ce « conte. L'idée générale une fois ébauchée dans ma tête, « la plume prit la direction des opérations; je la regardai « commencer les histoires de Mowgli et des animaux qui « devinrent plus tard « *Les Livres de la Jungle* ». Alors, « aussi infailliblement qu'une pile de bois se défait « quand on retire la poutre qui tient le tout, cela glissa « en mon esprit, sans heurt, harmonieusement, comme le « bois flottant sur une rivière coulant à pleins bords. « Une fois lancé, il ne semblait pas y avoir de raison « spéciale de m'arrêter. Mais j'avais appris à distinguer « les mouvements indiscutables de mon Démon d'avec « l'électricité « résiduelle » ou induite qui vient de ce « qu'on pourrait appeler le simple « frottement » de « l'écriture. Il y eut deux contes, je m'en souviens, que « je mis au panier; et je fus plus content du reste... « J'appris ainsi qu'une histoire dont on a fait tomber des « pans est comme un feu qu'on a tisonné: on ne sait pas « que l'opération a été faite, mais tout le monde en « éprouve les effets... Mon Démon ne m'a pas quitté lors « des « *Livres de la Jungle* » et j'ai pris grand soin de « marcher délicatement, de peur qu'il se retire. Je savais « qu'il était toujours là, car, quand ces livres furent « terminés, ils me le dirent d'eux-mêmes, presque avec le « martèlement de l'eau dans un robinet qu'on ferme. « Plus tard, mes « *Livres de la Jungle* » ont suscité de « véritables zoos d'imitateurs. Mais le génie de tous les

« génies est celui qui en a écrit une série appelée « Tarzan aux singes ». Je l'ai lu, mais je regrette de ne « l'avoir jamais vu à l'écran où il fait extraordinairement « fureur » (1).

Voilà donc révélée la source d'où ont coulé les « *Livres de la Jungle* », source disparate peut-être, si on la compare aux sujets des autres productions de KIPLING, source identique pourtant si l'on veut bien y retrouver le même esprit farouchement national.

Et c'est de cette emprise étrangère que nous voudrions éviter la critique. Nous n'avons cédé à aucun snobisme en choisissant cette œuvre d'Outre-Manche, mais, plus que toute autre, elle nous paraît allier la suavité du sujet au naturel des personnages, et, il faut bien le dire, à cet humour anglais qui nous attire d'autant plus que nous en sommes privés.

D'ailleurs, sans vouloir faire allusion à l'ampleur qu'a donnée le scoutisme aux ouvrages de KIPLING, n'ont-ils pas acquis droit de cité chez nous, au même titre que Don Quichotte, Robinson Crusoë, ou Shakespeare et « sa forêt qui marche »? De plus, il nous est doux, à nous, presque contemporains de KIPLING, de lire les magnifiques lignes qu'il a dédiées, en 1915, à notre malheureux pays : « Qui de nous n'a compté parmi ses relations un de ces « hommes qu'on croit connaître, de qui on se fait une « certaine image conventionnelle, complètement détruite « et changée par l'événement si une catastrophe se pro- « duit dans son existence ? Celui que nous considérions « comme un être quelconque, un homme pareil à nous, « se hausse soudain, très simplement, à une altitude qui

---

(1) KIPLING, *Souvenirs*.

« nous semblait inaccessible. Lui, le simple camarade qui « vivait la même petite vie que nous, est soudain devenu « quelque chose de très grand. Et c'est là l'histoire de la « France d'aujourd'hui, ... elle a découvert la mesure de « son âme » (2).

On pourra objecter l'opportunité de ces sentiments, on rapprochera peut-être les qualités d'insouciance de notre tempérament de la diatribe virulente portée contre les Bandar-Log (3) ; même si cela est vrai, R. KIPLING en fait amende honorable avec trop d'humour et de délicatesse pour que nous puissions lui en garder rancune : « Il fut un temps où j'accusais la jeune France qui tou- « jours cherchait à se faire écraser sous les roues de ma « voiture — la corpulente vieille qui traversait la route « sans tenir compte d'aucun avertissement — le vieux « bonhomme sourd comme un pot qui dormait tranquille « dans sa charrette, au risque de se faire écraser cent « fois... Aujourd'hui, j'ôterais volontiers mon chapeau à « tous et à chacun, s'il n'était par trop incommode de « traverser tout un pays tête nue » (4).

Pour être complet, nous devons avouer que de telles références ont étayé notre choix, mais ne l'ont pas déterminé; les racines en remontent plus loin, au plus profond de nous-mêmes. Bien que jeune encore, nous « ressentons parfois l'émo- « tion de ce retour que nous faisons vers notre enfance, « poursuivis par la meute grossissante des jours, lièvres « chassés qui revenons au gîte » (5)... et il nous est doux

---

(2) et (4) R. KIPLING, *La France en guerre.*

(3) *Les Singes de la Jungle.*

(5) René BAZIN, *Souvenirs d'enfant.*

de retrouver, même pour un instant, notre insouciante jeunesse; nous pensons alors à ces histoires merveilleuses de KIPLING que l'on nous a racontées quand nous ne savions pas encore lire, à ces contes que nous avons balbutiés, qui ont dû nous faire peur, qui ont dû aussi nous faire rêver... Nous pensons surtout à celle qui nous les a appris, qui a eu la patience de nous les dire et de nous les redire, et à qui, en faible témoignage d'amour filial, nous nous plaisons à dédier ces pages.

CHAPITRE PREMIER

La Jungle

« Les Etats indigènes de l'Inde fu-
« rent créés par la Providence afin de
« pourvoir le monde de décors pitto-
« resques, de tigres et de descrip-
« tions... »

R. KIPLING.
« L'homme qui voulut être roi. »

« Comme chacun sait, « l'Inde est partagée par parties égales entre la jungle, les « tigres, les cobras, le choléra et les cipayes... » écrit KIPLING [1] qui ne se piquait pas toujours d'exactitude, mais qui savait marier le plaisant au judicieux. Et cette formule a l'avantage d'énoncer en première place, sous des dehors ironiques, un des aspects les plus typiques — ou des plus connus — de l'Inde : la jungle.

L'Inde est la terre des contrastes; la civilisation s'y heurte à un monde de croyances et d'institutions millénaires... « Eloignons-nous à un jet de pierre sur la droite « et sur la gauche de cette route bien entretenue où nous

(1) R. KIPLING, *Contes des Collines*.

« marchons... et aussitôt l'univers prend un aspect « farouche et étrange, car nous voici arrivés au plus « vieux des pays » (2). La jungle et ses habitants ne sont pas pour une petite part dans cette dualité...

La jungle est un fourré d'herbes, de roseaux, d'arbres, de lianes, peuplé de fauves et de serpents. D'un mot indien dérivé du sanscrit « Jangala » (désert), ce terme est maintenant passé dans le langage usuel, — R. KIPLING n'y est peut-être pas étranger — et désigne communément toute étendue où règnent la luxuriance végétale et la libre prolifération animale... avec tous les dangers qu'elles entraînent.

Quoiqu'il en soit, la jungle est un paysage particulier à l'Inde, même si, par extension ou par erreur, il a été attribué à d'autres régions...

« L'hippopotame au large ventre
« Habite aux jungles de Java... »

écrit Th. GAUTIER dans ses Poésies.

Mais, dans l'œuvre qui nous intéresse, ce vocable est élevé au rang d'entité : il n'est plus question de jungle de quelque contrée reculée ou de jungle de l'Inde... ; nous sommes en présence de la Jungle, de la Jungle tout court, avec ses modes de vie, ses multiples occupants, ses luttes continuelles et son organisation intérieure, qui en font une sorte d'Etat dans l'Etat immense que sont les Indes.

Aussi, paraîtra-t-il une gageure à certains, que de vouloir déterminer la situation géographique probable de la Jungle de R. KIPLING au sein de l'Empire Indien. Evidemment, aucune localisation exacte et explicite n'en est fournie par l'auteur dans l'un de ses

(2) R. KIPLING, *Contes des Collines.*

ouvrages. Et pourtant, une lecture des « *Livres de la Jungle* » approfondie et tant soit peu curieuse, permet de résoudre cette petite énigme...

Dans maints paragraphes, R. KIPLING parle d'un certain cours d'eau : la Waingunga. « Ils étaient couchés à « l'écart très haut, sur le flanc d'une colline qui domine « la Waingunga et les brumes du matin s'étendaient au- « dessous d'eux en bandes blanches et vertes... » — « Il se dirigea comme la flèche, vers le large courant de la « Waingunga... »

Or, un simple coup d'œil sur une carte des Indes permet de relever le nom de ce cours d'eau, tributaire d'un grand fleuve, le Godaveri, qui se jette dans le golfe du Bengale; la Waingunga coule dans une direction Nord-Sud dans cette partie de l'Inde appelée les « Provinces Centrales ».

Ajoutons à cela que près des sources de la Waingunga, se situe une ville du nom de Seeoni; or, KIPLING a baptisé les loups qu'il met en scène : « Le clan des loups de Seeonee ».

Remarquons encore, à l'ouest des Provinces Centrales, l'agglomération dénommée Akela; cela est devenu dans les « *Livres de la Jungle* », le nom d'un loup.

Signalons enfin que Bagheera, la panthère noire, naquît parmi les hommes, dans les cages du Palais Royal, à Oodeypore; or Oodeypore fut jadis une cité florissante sur le Banas.

Ne faut-il voir là que l'effet du hasard? Que de simples coïncidences ?...

A notre avis, ce sont autant d'éléments que nous croyons suffisants pour nous permettre d'affirmer que l'action des « *Livres de la Jungle* » se situe dans les Pro-

vinces Centrales de l'Inde, ou plus géographiquement :

Par 80° de longitude Est par rapport au méridien de Greenwich,

Et entre le 20° latitude Nord et le tropique du Cancer.

D'ailleurs, si cette localisation paraissait trop arbitraire, il suffirait d'en garder une donnée approximative, savoir que le décor en est plausible..., et notre imagination n'en serait que plus à l'aise.

Le cadre de la Jungle étant désormais fixé grâce à ces repères, il ne nous paraît pas négligeable d'en étudier la topographie : non point que cela soit d'une utilité première à la compréhension de l'œuvre de KIPLING, mais elle nous servira à mieux camper nos personnages dans l'espace.

La partie des Provinces Centrales qui nous intéresse, offre à l'étude deux régions différentes :

— Le cadre montagneux, constitué par les Monts Mahadeo à l'Ouest, et les Monts Maïkal à l'Est; ils s'unissent d'ailleurs au Nord pour ne former qu'un seul rempart rocheux dirigé Est-Ouest.

— La dépression de Nagpour à Jabalpour, axée Nord-Sud et empruntée par la Waingunga.

Ces plateaux de la Péninsule indienne sont une région d'architecture tabulaire, très anciennement consolidée. En effet, jusqu'à la fin du Secondaire, l'Inde méridionale fit partie de ce continent de Gondwana qui s'étendait aussi sur le Brésil, l'Afrique et l'Australie. Elle fut ensuite nivelée en une pénéplaine et séparée de l'Afrique, au crétacé, par l'affaissement de l'Océan Indien; et une conséquence des dislocations crétacées fut l'émission de trapps, roches volcaniques apparentées au basalte.

Aussi, les montagnes ne sont plus que des rebords de plateau, peut-être exhaussés ensuite par le contre-coup des plissement himalayens... On y voit des vallées aux versants doucement inclinés, des faîtes de partage surbaissés qui portent parfois des rangées de buttes rocheuses : le type d'un modelé sénile.

Ces pénéplaines sont à nouveau attaquées par l'érosion qu'a rajeunie le dernier soulèvement, celui qui fît émerger les plaines littorales. Ce renouveau est attesté par les cas d'épigénie, l'encaissement des rivières vers l'aval, les rapides si importants que « la Waingunga s'étrangle dans « une gorge dont les parois de marbre ont 80 ou 100 pieds « de haut, et où le courant file comme un canal de mou- « lin par-dessus et parmi toutes sortes de vilaines pierres »... Les Monts Mahadeo culminent à 1.070 mètres et sont flanqués au Nord-Est par une zone de grès gondwaniens qui présentent vers le Sud de formidables murailles rouges surmontées de blocs ruiniformes. Puis, à l'Est, les basaltes se relèvent en plateaux étagés qui constituent les Monts Maïkal.

Quant à la dépression de Nagpour à Jabalpour axée Nord-Sud au centre de cette ceinture de plateaux, elle est empruntée par le lit de la Waingunga et s'évase au Sud en une plaine intérieure. Une route la suit, « une de ces « longues routes indiennes, blanche et poudreuse, toute « marquée de pieds nus, rêve de paix et de tranquillité, « avec son maigre trafic sans hâte et l'âpre odeur des feux « de bois dont la fumée monte en volutes sous les figuiers, « au crépuscule, et près desquels les voyageurs s'asseyent « à leur repas du soir »...

Grâce à cette étude géographique succinte, il est

rationnel de supposer que le cours inférieur de la Waingunga et les terres environnantes, plus ou moins desservies par la route de Nagpour, étaient le domaine des hommes. Tandis que le territoire du Nord, fertile en régions escarpées, resserré entre les Monts Mahadeo et les Monts Maïkal constituait l'apanage des animaux.

Vouloir fixer autrement les limites de la Jungle serait certainement arbitraire et prétentieux; aussi nous parait-il suffisant d'élaborer, d'après la tectonique, cette hypothèse rationnelle et vraisemblable qui a pour principal mérite de satisfaire l'esprit, même si R. KIPLING ne l'a pas imaginée si précise ou ne l'a pas voulue telle.

Quant à l'aspect général de la contrée, il nous est plus facile de le reconstituer — et. très certainement l'auteur lui-même l'a peint d'après les souvenirs glanés au cours des nombreux voyages qu'il fît, en ces provinces reculées, aux alentours de 1885, alors qu'il était directeur-adjoint à la rédaction du *Civil and Military Gazette* de Lahore.

Le domaine de la Jungle est, avant tout, accidenté : ce sont d'étroites vallées, humides et chaudes, « des « croupes déboisées de collines herbeuses où le soleil tape « comme les rayons d'une loupe »; « des fourrés humides « où les jeunes pousses vous montent jusqu'à mi-corps »; « des futaies aussi sombres qu'épaisses »; « des lianes qui « pendent des branches supérieures et dont les fleurs, en « forme de cloche, grands liserons d'un blanc de cire, « tombent comme alourdies de sommeil, jusqu'à terre ». Enfin, au Nord de ce territoire, la région des marais couverte de grands roseaux... Tout cela constitue la Jungle, avec ses broussailles, ses forêts, ses sous-bois qui se mêlent,

se juxtaposent, s'harmonisent... et donnent l'apparence, vus d'une crête, « d'une fourrure tachetée s'éployant sur « des milles de pays ». Puis, brusquement, surgit une ville perdue que quelque roi avait bâtie, au temps jadis. « On peut encore discerner les chaussées de pierre qui « conduisaient aux portes en ruine, où de derniers éclats « de bois pendent aux gonds rongés de rouille. Des arbres « ont poussé entre les pierres des murs, les créneaux sont « tombés et s'effritent par terre, des lianes sauvages se « balancent en grosses touffes aux fenêtres des tours. « Du palais, on peut voir les innombrables rangées de « maisons sans toit qui composaient la cité, semblables à « des rayons de miel vides, emplis de ténèbres; le bloc de « pierre informe qui avait été une idole, sur la place où « se rencontraient quatre routes; les puits et les rigoles « aux coins des rues, où se creusaient jadis les réservoirs « publics, et les dômes brisés des temples avec les figuiers « sauvages qui sortent de leurs flancs » ([3]).

Puis, glissant en une vallée, la Jungle touffue s'abaisse rapidement vers des pâturages « pour s'arrêter net, comme « tranchée d'un coup de bêche ». Un petit village se blottit, entouré de minuscules champs « qui s'étendent « comme un tablier rapiécé jeté sur les genoux de la « colline »... C'est le domaine de l'homme : des champs de blé, « des cultures à haute tige », mais surtout des pâturages, « des pâturages indiens tout en rochers, en « mottes, en trous, en petits ravins, parmi lesquels les « troupeaux se dispersent, et disparaissent : les bœufs « ici, les buffles ailleurs qui aiment généralement les « mares et les endroits vaseux où ils se vautrent et se « chauffent dans la boue chaude, durant des heures ».

---

(3) *La chasse de Kaa.*

Mais ces aspects si divers de la Jungle, — depuis la baignade des buffles et les couleurs des frondaisons jusqu'aux semailles de la plaine et à la vie de tous, hommes ou animaux — sont strictement soumis aux lois du climat, inexorable dans toute l'Inde, et plus particulièrement en cette région continentale des « Provinces Centrales ».

Ce qui donne à la météorologie de l'Inde son caractère dominant, c'est l'alternance des moussons, le renversement annuel des courants aériens principaux. Cette alternance résulte de l'échauffement, au commencement de l'été, des vastes plaines et plateaux qui atteignent alors une température plus élevée que les mers environnantes. Tout au contraire, en hiver, les mers conservent plus de chaleur tandis que le sol, rayonnant plus de calories qu'il n'en reçoit des rayons obliques du soleil pendant les jours devenus plus courts, se refroidit rapidement au point d'avoir une température inférieure à celle des mers environnantes. C'est le double phénomène de la mousson. De fin décembre à fin mai, souffle la mousson du Nord-Est : c'est la « saison sèche ».

On y distingue toutefois une période froide, de décembre à janvier, qui recouvre les plaines de givre et durant laquelle il est nécessaire d'allumer du feu, « cette Fleur « Rouge qui pousse, au crépuscule, auprès des huttes des « hommes ».

Mais surtout importante est la période sèche; elle dure près de six mois et la température ne cesse de croître jusqu'à l'apparition de la mousson pluvieuse ! Il fait si chaud que l'air torride semble détruire la végétation jusqu'aux racines. Toute vie est suspendue; l'anxiété s'abat sur la Jungle et les animaux eux-mêmes cherchent à prévoir l'évolution de cette calamité : ils se basent sur la flo-

raison du Mohwa... « Le Mohwa, cet arbre que l'ours « Baloo aimait tant, ne parvînt pas à fleurir. Les fleurs « de cire couleur crême, un peu verdâtres, furent tuées « par la chaleur avant même de naître; à peine s'il « tomba quelques rares pétales à l'odeur fétide, quand, « debout sur ses pattes de derrière, Baloo se mit à secouer « l'arbre. Alors, petit à petit, la chaleur s'insinua jus- « qu'au cœur de la Jungle, et la fît tourner au jaune, « puis au brun, enfin au noir. Les verdures, aux flancs « des ravins, furent grillées, réduites en fils de fer brisés « et en pellicules racornies de végétation morte; les mares « cachées baissèrent entre leurs berges cuites qui gar- « daient la dernière et la moindre empreinte de patte, « comme si on l'eût moulée dans du fer; les lianes aux « tiges juteuses tombèrent des arbres qu'elles embras- « saient et moururent à leurs pieds; les bambous dépé- « rirent, cliquetant au souffle des vents de feu et la « mousse pela sur les rochers au plus profond de la « Jungle, jusqu'à ce qu'ils restassent nus et brûlants « comme les galets bleus qui miroitent dans le lit du « torrent » ([4])... Mais heureusement pour les animaux de la Jungle, il n'en est que rarement ainsi; et le plus souvent, devenue aire de basse pression, l'Inde appelle les vents marins qui pénètrent de plus en plus loin à mesure que la saison avance; ils apportent de l'air humide mais non des pluies en général.

Puis survient la mousson du Sud-Ouest; elle modifie le temps avec une brusquerie qui justifie l'expression anglaise : « l'explosion de la mousson ». On l'a comparée à un immense mascaret remontant vers le Nord, précédé

---

(4) *Comment vînt la crainte,* Second Livre.

par une zone de temps troublé où naissent souvent des cyclones qui sont la marque décisive de son arrivée. Mais, même en cette période où la mousson du Sud-Ouest a toute sa force, la pluie n'est pas continuelle; pendant les interruptions, le ciel est clair, puis la mousson revient sous forme d'une tempête cyclonique qui reproduit, avec moins d'ampleur, l'aspect de l'explosion de juin. La température diminue durant cette saison : c'est « l'hivernage » qui déverse environ 800 mm. d'eau sur les « Provinces Centrales ». « On n'entend plus alors que le « bruit des millions de petites gouttes dans les arbres, « au-dessus de la tête et sous les pieds, courant sur le sol, « baignant les aiguillettes de pin, dégouttant des languettes de fougères versées, bondissant au flanc des collines « à travers les canaux fangeux qu'elles viennent de se « creuser... »

Ainsi, dans la Jungle, il semble qu'il n'y ait que deux saisons : la saison des pluies et la saison sèche... « Mais, à regarder attentivement, vous vous « apercevrez que sous les torrents de pluie, les nuages « de poussière et de verdures torréfiées, on peut les découvrir toutes quatre se succédant suivant leur ordre « accoutumé.

« Le Printemps est la plus merveilleuse parce que sa « besogne n'est pas d'habiller de fleurs nouvelles des « champs dépouillés et nus, mais de chasser devant lui, « d'écarter un tas de choses à moitié vertes, qui s'attachent, ne veulent pas mourir, que le doux hiver a laissé « vivre, et de faire en sorte que la terre caduque, à demi-« vêtue, se sente neuve et jeune une fois de plus. Et cette « tâche, il l'accomplit si bien qu'il n'est pas de Printemps « au monde comparable à celui de la Jungle. » —

« ... Il arrive un jour où tout paraît las, où les parfums « même que charrie l'air pesant se traînent, vieillis et « sans force; on ne se l'explique pas, mais l'on sent ainsi. « Puis vient un autre jour — en apparence, rien n'a « changé — où tous les parfums sont frais et délicieux, « où le Peuple de la Jungle sent frissonner ses mous- « taches jusqu'en leurs racines, et où le poil d'hiver « s'effiloche des flancs en longues mèches. Parfois, il « tombe un peu de pluie, et tous les arbres, les buissons, « les bambous, les mousses et les plantes aux feuilles « juteuses, s'éveillent en une poussée de sève dont on « croît presque entendre le bruit, un bruit sous lequel, « nuit et jour, court la basse d'un faux-bourdon. C'est « cela le bruit du Printemps, cette vibration intense qui « ne vient ni des abeilles, ni des cascades, ni du vent dans « les cîmes, mais qui est simplement le voluptueux « murmure du monde réjoui dans la tiédeur et la lu- « mière (5). »

Sur cette envolée réconfortante, nous voudrions clore cette étude de la Jungle. Notre seul but a été d'en déterminer la situation probable, d'en fixer le relief, d'en tracer les aspects et d'en décrire le climat...

Y sommes-nous pleinement parvenus ? En avons-nous donné une note exacte ?... Et principalement dans cet esprit particulier qu'il conviendrait de posséder pour aborder l'œuvre de R. Kipling ?

D'aucuns le nieront et jugeront ces pages trop systématiques. Pour eux, nous ajouterons qu'il existe un autre aperçu de la Jungle, plus condensé, peut-être moins vrai-

(5) Cf. *La Course de Printemps*, Second Livre.

semblable mais tout aussi séduisant, exposé qu'il est par la bouche de l'éléphant HATHI : « Au commencement de « la Jungle, et nul ne sait quand cela était, le Seigneur de « la Jungle était THA, le premier éléphant. Il tira la « Jungle des eaux profondes à l'aide de sa trompe, et où « ses défenses creusaient des sillons dans le sol, les « rivières se mettaient à couler : où il frappait du pied, « naissaient aussitôt des étangs d'eau excellente et quand « il soufflait à travers sa trompe — comme ceci — les « arbres tombaient. C'est ainsi que la Jungle fut créée « par THA » (6).

Et c'est ainsi que l'histoire m'a été contée.

---

(6) Cf. *Comment vint la crainte*, Second Livre.

CHAPITRE II

Le Peuple de la Jungle

« L'auteur a le sentiment très pro-
« fond de sa reconnaissance envers les
« bêtes de toutes sortes et au-
« tres... » (1).

R. KIPLING.

Il est facile d'observer dans notre société actuelle un intérêt très vif à l'égard des animaux, phénomène presque neuf dans l'histoire de la sensibilité humaine et qui, en tout cas, eût paru complètement déplacé il y a deux siècles. Les bêtes de LA FONTAINE ne sont que des hommes déguisés pour plus de facilité...

Tout au contraire, ce qui surprend à la lecture de l'œuvre de R. KIPLING, c'est la mentalité de ses personnages : maintenus à leur juste niveau, agissant suivant leur race et leur instinct et doués, de ce fait, d'une individualité propre, et non plus dépeints selon les règles conventionnelles d'une littérature surannée.

C'est là une innovation d'autant plus étonnante que cet

(1) Préface de la première édition du *Livre de la Jungle*, 1894.

effort pour inciter l'humanité à mieux comprendre et chérir nos frères inférieurs, relève d'une époque qui ne passe pas pour très sensible à la douleur. Il y a donc, reconnaissons-le, un paradoxe curieux mais surtout une conception sentimentale entièrement nouvelle...

L'antiquité ne l'a connue qu'à peine, mais elle ne l'a pas entièrement ignorée : on n'en voudrait pour preuve que ce passage délicieux de l'Odyssée où Homère nous raconte comment le vieux chien d'Ulysse reconnaît son maître, à l'instant, où déguisé, il franchit le seuil du Palais d'Ithaque. Virgile, Pline, d'autres encore, ont parlé de certains animaux mais il ne s'agit que d'animaux domestiques et c'est par rapport à l'homme que l'on s'intéresse à eux; ils ne sont que de simples annexes de la sensibilité humaine.

Au Moyen-Age, l'attitude reste la même. Si les fabliaux, notre « *Roman de Renart* » donnent aux bêtes une place, c'est presque toujours pour les utiliser de façon anthropomorphique... bien que souvent les traits de caractère de l'animal soient plus ou moins indiqués.

Le ton dont Saint François d'Assise parle de nos frères inférieurs équivaut à une révélation ! Cette conception, si admirablement chrétienne d'un amour étendu à toute la création, qui saisit tous les êtres et les contraint à la réciproque, combien en son temps en ont saisi les profondes résonances ?

Qu'on relise nos classiques. Comme ils s'intéressent peu aux animaux ! Comme ils se les représentent mal !

Les bêtes de La Fontaine ne sont mises en scène que pour mieux symboliser l'homme, et ceci sans aucun souci de ressemblance. On dirait parfois que le « bonhomme » qui aimait certainement les animaux, se retient de les

peindre comme il les a vus, parce que cela n'était pas dans les mœurs de son temps.

Molière, Corneille, Racine, La Bruyère, Mme de Sévigné, n'ont pas davantage d'attention pour nos frères inférieurs. Montaigne, seul, en a parlé avec justesse.

On pourrait se demander si ce dédain ne marque pas un des traits caractéristiques de notre génie littéraire... et s'il ne se rachète pas par ce souci essentiel de nos lettres, de considérer l'homme en soi, de faire de l'être humain seul le centre des préoccupations, de toute analyse, et spécialement de toute littérature. Ce serait peut-être là ce qui différencierait les Anglais des Français et qui expliquerait que le public britannique ou américain ait manifesté avant le nôtre (2) — et manifeste encore davantage — un vif intérêt et une réelle tendresse pour les animaux.

Ce sont les Romantiques qui, chez nous, ont préparé la voie à une conception plus large. Ils ont introduit dans leurs œuvres un courant vitaliste, un intérêt entièrement nouveau pour ce qui, dans la nature, n'est pas l'homme, ne dépend pas de lui... Et c'est en somme au cours des soixante-dix dernières années que s'est modifiée l'attitude de la civilisation en face des animaux. Exactement au moment où s'accomplissaient quelques-uns des plus catastrophiques massacres de bêtes, en même temps des hommes se mettaient à étudier l'animal, non plus seulement dans la mesure où il touche à l'homme, où il le sert et lui sert..., mais uniquement en soi, pour soi...

Durant la même période, une campagne s'amorçait qui allait tendre à la protection des animaux et dont la créa-

---

(2) Cf. *Le succès de R. Kipling;* par ailleurs, le succès de l'œuvre de Jack London, romancier américain : *Le Fils du loup, L'appel de la Forêt, Croc blanc,* etc...

tion de la Ligue ([3]) célèbre n'est pas un des moindres symptômes. C'est en 1850 que la France a promulgué la première loi de protection, en 1872 que les U.S.A. ont créé la première « réserve » ([4]).

Ainsi, intérêt intellectuel et action protectrice ont été et sont encore étroitement associés.

Ce double effort qui a porté une civilisation par ailleurs dure et brutale vers l'amour des bêtes, a eu de multiples représentants :

David THOREAU ([5]), l'auteur de l'inoubliable « Walden »... celui dont on a dit que les oiseaux accouraient à son appel et que les êtres sauvages oubliaient avec lui leur frayeur héréditaire de l'homme !...

R. KIPLING n'a-t-il pas rendu plus de services à nos animaux en nous les faisant aimer dans des récits où l'anthropomorphisme se mêle subtilement aux plus exactes observations !...

Mais que de noms ne faudrait-il pas encore citer ? Et, plus particulièrement à notre époque et en notre pays : ceux d'un DEMAISON ([6]), d'un ROUQUETTE, d'un PERGAUD (7), sans omettre notre plus grande « animalière » COLETTE ([8])...

---

(3) Fondée en 1845 par le Comte DE GRAMMONT, qui fit voter, le 2 juillet 1850, la loi qui porte son nom.

(4) Parc National de Yellostowne.

(5) THOREAU (1817-1862), écrivain américain, disciple d'EMERSON, *Une semaine sur les rivières Concorde et Merrimac, Walden, La vie dans les bois,* etc...

(6) DEMAISON, *Le livre des bêtes qu'on appelle sauvages, La comédie animale.*

(7) PERGAUD, *Le roman de Miraut, De Goupil à Margot, La revanche de Goupil.*

(8) COLETTE, femme de lettres, née en 1873, *Sept dialogues de bêtes, La retraite sentimentale, La chatte,* etc...

Encore s'agit-il là de témoignages littéraires où, plus ou moins, se superpose à l'étude proprement dite de l'animal pour soi, un souci de le rapprocher de l'homme. Ils ont préparé le terrain à un intérêt plus objectif, qui n'est pas seulement l'intérêt scientifique, qui le contient mais le dépasse... et dont les livres de FABRE (9) fournissent le plus éclatant exemple.

Tel est le flot montant qui a annoncé, porté et soutenu l'œuvre de R. KIPLING. A vouloir le négliger, on expliquerait vainement le climat qui a mûri « *Les Livres de la Jungle* »; s'ils ne sont dûs qu'à la seule inspiration de l'auteur, il est pourtant loisible de penser que celui-ci les a d'autant mieux réalisés que les idées qu'il émettait étaient déjà dans l'air... D'ailleurs, seule une telle vague vitaliste nous permet de comprendre le succès qui accueillit cette production anglaise, succès sans cesse croissant et qui déferle encore de nos jours en de multiples traductions et de nombreuses adaptations...

Ces considérations ne diminuent en rien la valeur de R. KIPLING: s'il a perçu plus précocement et plus intensément que tout autre les tendances et les goûts de son époque, son principal mérite n'est-il pas de nous présenter la bête en spectateur impartial, se dépouillant de ses sentiments et de ses idées d'homme, prêt à tout accepter pour nous la faire mieux connaître ?

Ce n'est pas une véritable histoire qu'il a voulu écrire,

---

(9) FABRE, entomologiste et littérateur, surnommé l'HOMÈRE des insectes (1823-1915); passa presque toute sa vie à observer les mœurs des insectes et publia dix volumes de *Souvenirs entomologiques*.

mais une sorte de « théâtre aux cent actes divers » où l'animal est en scène d'une façon continue.

Dans la Jungle, nous assistons à un drame qui intéresse tous les animaux : l'éléphant, l'ours, le tigre, la panthère, le python, les loups, les singes, le chacal. En second rôle le crocodile, le vautour, les chiens rouges, les cobras et les abeilles.

Enfin, figurants présentés de profil, de trois-quart, ou même esquissés en silhouettes : le porc-épic, le paon, l'antilope, les sangliers, etc...

« A tout Seigneur, tout honneur », voici HATHI, l'éléphant sauvage, le maître de la Jungle. Son rôle n'est qu'épisodique, ses apparitions ne sont que bien rares, car n'est-il pas avant tout, le « Solitaire » ? Pourtant, son influence est certaine : qu'il circule « selon sa coutume, « sans bruit, la vase de la rivière encore humide à ses « flancs, mâchant pensivement la tige verte d'un jeune « bananier arraché à l'aide de ses défenses » ou qu'il fasse observer, lors de la grande sécheresse, la Trève de l'Eau ([10]), il reste le même, « celui qui vit plus de cent ans »; et « chacun sait, qu'en dernier ressort, Hathi est le « maître de la Jungle... » De caractère facile, d'humeur égale, son hégémonie est légère. Mais lorsque le Droit l'ordonne, « ses mots sonnent comme des trompettes « d'argent », et sa vengeance est terrible. Voyez plutôt le rôle qu'ils jouèrent, lui et ses trois fils, lors de la destruction du village des Hommes qui avait chassé Mowgli ([11]). « Au moment où la dernière famille passait la barrière, « on entendit derrière les murs un craquement de pou-

---

(10) Cf. *Comment vint la crainte*, Second Livre.

(11) Cf. *La descente de la Jungle*, Second Livre.

« tres et de chaume croulant. Un instant, dressée comme « un reptile noir, une trompe polie apparut qui éparpil- « lait le chaume en bouillie; elle plongea et l'on enten « dit un nouveau craquement suivi d'un cri farouche. « Hathi venait d'arracher le toit des huttes comme on « cueille dans l'eau une touffe de nénuphars; mais une « poutre, en rebondissant, l'avait piqué. Il n'avait besoin « que de cela pour déchaîner toute sa force, car, de tous « les hôtes de la Jungle, l'éléphant sauvage en fureur est « le plus emporté dans ses destructions. Il culbuta, d'une « ruade, un mur d'argile qui s'émietta sur le coup et « fondit en boue jaunâtre. Ensuite, il vira, barrissant, se « jeta dans les rues étroites, s'appuyant contre les huttes, « à droite et à gauche, secouant les portes branlantes et « les auvents rebroussés, tandis que ses trois fils faisaient « rage derrière lui... » Le village détruit, les voici s'at- taquant au mur d'enceinte : « Au mur d'enceinte, mes « enfants ! La tête basse ! Ensemble ! Han !... » Tous « quatre poussèrent côte à côte; le mur bomba, creva et « s'effondra. Et les villageois, muets d'horreur, virent ap- « paraître dans les déchirures de la brèche, les têtes fé- « roces, rayées d'argile, des dévastateurs !... »

C'est d'un bond que Bagheera tombe sur la scène, au Rocher du Conseil, Bagheera la panthère noire, un des personnages les plus sympathiques. « Sa robe est tout « entière noire comme l'encre, mais les marques de la « panthère y affleurent sous certains jours, comme font « les reflets de la moire. » Ses muscles gigantesques rou- lent cachés dans sa fourrure luisante; « une lueur rouge « cligne derrière sa prunelle vert-béryl ». Sous son men- ton soyeux est la marque du collier d'Oodeypore qu'elle porta jadis dans les cages des hommes, mais un jour, elle

brisa « la misérable serrure » et s'en revînt aux forêts de sa race. « Sa voix est plus suave que le miel agreste qui dégoutte des arbres et sa peau plus douce que le duvet »; mais, dans la colère, son cri « monte, roule, retombe, et « meurt en une sorte de plainte à faire froid dans le « dos... »

Bagheera est-elle au repos? Elle a les pattes repliées sous la poitrine ou étendues sur les feuilles, les yeux mi-clos et, de temps en temps, elle en étire une pour admirer « ses griffes d'un bleu acier qui coupent tout au bout comme « un ciseau à froid... », ou bien « elle baille avec minutie, « recherche et ostentation; les franges des lèvres se re- « troussent en s'écartant; la langue rouge se frise, la « mâchoire inférieure descend, descend, tant qu'on peut « voir à mi-chemin de la gorge fumante; et les formida- « bles canines se découvrent jusqu'au creux des gencives, « avant de se refermer, celles du haut contre celles du « bas, avec le bruit métallique des pênes d'acier ren- « trant dans leur gâche sur les bords d'un coffre- « fort... » ([12]).

Avec un peu moins de détails, mais non d'exactitude, est dressé le tableau du deuxième acteur, qui seul peut rivaliser de vitesse avec Bagherra : Kaa, le python, qui mesure trente pieds de long et dont « le somptueux man- « teau est tacheté de brun et de jaune... » « Il a vu cent « et cent pluies; Hathi l'éléphant n'avait pas encore ses « dents de lait que sa trace était déjà large dans la pous- « sière..., il est plus vieux que beaucoup d'arbres et il a « vu tout ce que la Jungle a fait. » « Il glisse le long des

(12) *La descente de la Jungle.*

« branches aussi doucement que s'étend la mousse et « enlève le singe le plus vigoureux; ou bien, il peut se « rendre tellement pareil à une branche morte ou à une « souche pourrie, que les plus avisés s'y laissent prendre « jusqu'à ce que la branche les happe... » « Toute sa « force réside dans son étreinte, et une fois enroulés ses « anneaux énormes autour de qui que ce soit, il n'y a « plus rien à faire... » Périodiquement, il change de peau et « reste alors quinteux et démoralisé, jusqu'à ce que la nouvelle peau commence à reluire et à prendre appa- « rence; ... tandis que son ancien manteau gît tout noué « et tordu parmi les rochers tel que Kaa vient de le quit- « ter... » Mais il vit solitaire et dédaigneux, il n'aime pas et n'aide pas les loups.

Quel est donc ce personnage qui passe sur la scène d'une allure raide et obstinée, un peu estompée ? Est-ce Père-Loup qui s'éveille, « se gratte, baille et détend ses pattes l'une après l'autre pour dissiper la sensation de paresse qui en raidit encore les extrémités » ?...

Est-ce son épouse, Rhaska, la Mère-Louve « dont le « gros nez gris repose parmi ses quatre petits qui se cul- « butent en riant et dont les yeux brillent, comme deux « lunes vertes dans les ténèbres » ?...

Ou bien, Akela, le chef du clan, dont le « gris tourne « au blanc de lait avec l'âge, dont les côtes saillent et « qui marche comme s'il eût été de bois » ?...

A moins que ce ne soit Frère-Gris, le fils de Mère-Louve et Père-Loup, le futur compagnon de Mowgli ?

Un peu en arrière, vient le bon Baloo, « l'ours brun « endormi qui enseigne aux petits la Loi de la Jungle, le « vieux Baloo qui peut aller et venir partout où il lui

« plaît, car il ne mange que des noix, des racines et du « miel sauvage »; on connaît son « trot massif », son gros ventre fourré...

Ne pourrait-on opposer, à ce quatuor bienfaisant, le quatuor haïssable et malfaisant: Tigre, Chacal, Crocodile et Cobra ?

Shere-Khan, le Rayé, le Tigre boîteux de dix pieds de long, promène dans la Jungle sa grosse tête carrée à fraise de fourrure, ses larges épaules, fouaillant ses flancs de sa queue, clignant de l'œil stupidement à la Fleur Rouge, à la plainte dure, irritée, hargneuse et puissante... Le voilà repu, « la tête au ras du sol, les yeux verts comme des « braises dans les orbites caves, la queue balayant sans « cesse l'herbe morte, panse pleine et mufle pesant... » Sa fourrure zébrée qui lui fut imposée en châtiment de sa faute première, sera un jour étendue sur la pierre du Rocher du Conseil, « fixée au moyen de quatre éclats de « bambou..., ses griffes énormes ballant au bout des pat- « tes vides... ».

Derrière lui, ne quittant pas son pourvoyeur et maître, trottine le maigre Tabaqui, l'humble chacal à queue touffue, dont tout le désir est de trouver un os, s'asseoir et en faire craquer le bout, l'œil mi-clos. Il faut entendre son hurlement : « un mélange de haine, de triomphe et de « désespoir au travers duquel loucherait une discor- « dance... et vous aurez une idée du Pheeal qui s'éleva, « s'étèignit et vibra dans le lointain au-dessus de la « Waingunga; le cri éclata de nouveau, moitié sanglot, « moitié gloussement, comme si le chacal avait eu de « douces lèvres humaines.. »

Son autre pourvoyeur, le crocodile Jacala, est un monstre de « vingt-quatre pieds, enfermé dans une cuirasse « qu'on eût dit de tôle à chaudière à triples rivets, cloûtée, enquillée et crêtée, les pointes jaunes de ses dents « du haut dépassant la machoîre inférieure qui, elle-« même, s'effilait avec élégance... Ses petits yeux brillent « comme des charbons sous les lourdes paupières de « corne, tandis qu'il pousse en avant, entre ses jambes « torses, son corps gonflé en forme de baril... » Il sait prendre l'aspect d'un tronc en dérive arrêté sur la barre de la rivière et il « s'était même donné la peine de choisir « l'angle exact qu'un tronc échoué aurait fait avec l'eau, « étant donné le courant de la saison, en ce temps et à « cette place... » Quant à sa voix, la réalisez-vous ? : « une voix épaisse, bourbeuse, qui vous ferait frissonner, « une voix comme le bruit que ferait quelque chose de « mou qui se casserait en deux. »

Non moins redoutable est le Cobra, le Serpent à lunettes « *Naja tripudians* », avec son frère minuscule, le Cobra tout court, petite vermine brune, rapide comme le javelot. Le serpent à lunettes, gros, noir, compte bien cinq pieds de long; mais celui dont parle KIPLING en a huit et il est devenu, « à force de vivre à l'obscurité, d'un blanc « de vieil ivoire; la marque des lunettes elle-même sur « le capuchon éployé tourne au jaune pâle... et ses yeux « étaient aussi rouges que des rubis... » ([13]).

Entre ces deux clans d'amis ou d'ennemis, voici ceux qui vivent à la limite de la société de la Jungle.

---

(13) Cf. *L'Ankus du Roi.*

Les singes, les « Bandar-Log », ces hôtes de la forêt, n'ont pas été oubliés par KIPLING. Ce sont de petits singes gris, aux mains dures et fortes, aux toux et bonds subits, aux prouesses insensées dans les branches. « La fuite « du Peuple Singe au travers de la patrie des arbres est « quelque chose que personne ne décrira jamais. Ils y « ont leurs routes régulières et leurs chemins de traverse, « des côtes et des descentes, tous tracés à cinquante, soi- « xante et cent pieds au-dessus du sol et sur lesquels ils « voyagent, même la nuit, s'il le faut... Ils s'élancent « vers le sommet d'un arbre jusqu'à ce qu'ils sentent les « extrêmes petites branches craquer et plier sous leur « poids; puis avec un han guttural, ils se jettent, décri- « vent dans l'air une courbe descendante et se reçoivent, « suspendus par les mains et les pieds aux branches bas- « ses de l'arbre voisin... » ([14]).

Un hôte plus rare (heureusement d'ailleurs) est le chien rouge, le Dhôle du Dekkan; ils sont là, queue attachée basse, arrière-train faible, mais avec toute leur force résidant dans leur solide encolure; « ils ont le ventre « jaune, du poil entre les doigts ! ». Ils poussent toujours droit devant eux, « menant ce petit trop patient et lourd « qui, à la longue, finit par exténuer tout être vivant ». Ils ne seront désorganisés que par le « Petit Peuple des « Abeilles, ces noires abeilles sauvages, furieuses et affai- « rées... » dont les ruches dégagent une odeur douceâtre et qui sont protégées contre l'assaut de leurs ennemis par un rempart de carcasses, seuls restes de ceux qui sont venus déranger leur bourdonnant domaine. Nous apprenons

---

(14) Cf. *La chasse de Kaa.*

aussi que le Petit Peuple déteste l'odeur de l'ail sauvage et ce sera là le salut de Mowgli.

Chil le Vautour est le dernier rôle important de ces contes; il est sans cesse tournoyant au-dessus des arbres et des marais, « dans l'attente d'êtres à mourir ». Ecoutez la façon dont il découvrit l'enlèvement de Mowgli par les singes : « Chil s'aperçut que les singes portaient il ne « savait quoi, et se laissa choir de quelques centaines de « mètres pour voir si leur fardeau était bon à manger. « Il siffla de surprise quand il vit Mowgli remorqué à la « cîme d'un arbre et l'entendit lancer l'appel du Vau- « tour; les vagues de branches se refermèrent sur l'en- « fant; mais Chil, d'un coup d'aile, se porta au-dessus de « l'arbre suivant pour voir émerger à nouveau la petite « face brune :

« — Relève ma trace, cria Mowgli. Préviens Baloo du « clan de Seeonee et Bagheera du Conseil du Rocher.

« — Au nom de qui, Frère ? Chil n'avait jamais vu « Mowgli auparavant, bien que naturellement il eût en- « tendu parler de lui.

« — De Mowgli la Grenouille. Le petit d'homme, ils « m'appellent ! Relève ma tra-ce !

« Chil fit un signe d'assentiment, et s'éleva en ligne « perpendiculaire jusqu'à ce qu'il ne parut pas plus gros « qu'un grain de sable; alors, il resta suspendu, suivant « du télescope de ses yeux le sillage du tourbillon des « singes dans les arbres... » ([15]).

Puis, voici les acteurs secondaires qu'une phrase va évoquer dans leurs attitudes :

---

(15) Cf. *La chasse de Kaa.*

Sahi, le porc-épic, qui fait cliqueter ses piquants avec raideur et que ses collègues de la Jungle considèrent comme un mets délicieux; il se préoccupe fort de la pousse des « ignames sauvages » qui lui servent de baromètre.

Ferao le pivert écarlate, Oo la tortue, Mysa le buffle, Mang la chauve-souris, « volant deci-delà ».

Pour être complet, mentionnons les figurants, le clan des victimes et des faibles :

— Le Sambhur : Nom hindou du grand cerf, au grognement sifflant;

— Le gros sanglier pers, habitant les marais du Nord, chamailleur et hargneux;

— Le Nilghaï, sorte d'antilope aux « reflets bleus ».

Tels sont les multiples acteurs de l'œuvre de KIPLING.

Retenant notre souffle et nous dissimulant précautionneusement à la manière de l'auteur, nous allons les voir évoluer, se pourchasser, se battre, se défendre, chanter ou pleurer... vivre enfin leur vraie vie de « Peuple de la Jungle », fier et libre.

Est-ce à dire que cette réunion d'animaux ne présente pas quelques insuffisances ?

Tout d'abord, le lecteur pointilleux sera étonné de l'absence de rhinocéros, cet hôte fréquent des forêts de l'Inde... Oubli ? Négligence de l'auteur ?

Ensuite, on pourra trouver paradoxal de découvrir dans la Jungle un enfant : Mowgli la Grenouille, enlevé par un tigre, adopté par le clan des Loups de Seeonee parmi lesquels il grandira et dont il deviendra le chef...

Ce sont là, semble-t-il, les seules anomalies que l'on puisse relever dans la Jungle; la première est négligeable, la seconde est explicable, car nous ne considérons plus Mowgli comme un enfant, mais comme un animal supérieur constituant un chaînon entre l'anthropoïde et l'homme, animal encore par son mode de vie et par sa haine quasi instinctive de l'homme, mais notre frère par son habileté et ses sentiments... « Mais ceci est une autre « histoire » qui sera contée dans un prochain chapitre.

CHAPITRE III

La Société du Peuple de la Jungle

« S'il n'existait pas d'animaux, la « nature de l'homme serait plus in- « compréhensible. »

BUFFON.

La plus grande innovation de KIPLING est de s'être effacé devant les animaux, nous donnant l'illusion que c'est là une histoire qui se conte d'elle-même, sans auteur, un récit composé de plusieurs tranches de vie qui a pour point de départ une intense observation extérieure. Nous n'osons pas dire qu'il n'y ait pas quelque fantaisie, que ces contes ne soient pas parfois des histoires romancées; mais tout cela reste vraisemblable.

Par ailleurs, KIPLING a fait œuvre nouvelle et utile en nous montrant la vie des petites républiques d'animaux : Clan des Loups, bandes de Chiens-Rouges, agrégats d'abeilles, étroitement serrées dans leur coalition pour l'existence plutôt que dans leur lutte pour la vie.

A part quelques fables de La Fontaine (1) où cet aspect est entrevu, tout restait à dire dans ce domaine. Kipling a eu le mérite de présenter une véritable société, où certains chaînons manquent, mais où nous pouvons distinguer une hiérarchie et des grades.

Ce sont, au bas de l'échelle sociale, les petits, « les mangés », ceux que la nature a fait jolis et faibles : Les gazelles aux yeux de femme, les daims qui se recroquevillent sous les flancs de leur mère et dont la peur est le sentiment principal. Ce sont les victimes et Kipling ne paraît pas avoir une pitié exagérée à leur égard : Mal adaptés, mal protégés, ils doivent fuir ceux dont ils sont la pâture et souvent mourir sous leurs griffes.

Immédiatement au-dessus, sont ceux que l'on pourrait appeler « les bourgeois » de la Jungle, qui se sont assemblés et chassent chacun pour tous. Ces bourgeois sont plus spécialement : Les chiens-rouges, les singes et les loups.

Masse onduleuse, compacte, les Chiens-Rouges sont craints de tous, même des plus forts. Train lent mais sûr, volonté obstinée lorsqu'il s'agit de répandre le mal, la dévastation ou l'épouvante, entêtement stupide sur la trace, fut-elle unique, de qui les a nargués ou combattus, ils s'avancent, quatre cents ou cinq cents, dédaigneux des embûches...; ils s'avancent de ce trot égal qu'ils savent capable de forcer le plus habile coureur des fourrés et des plaines. La haine est, chez eux, plus forte que la faim: ils chassent pour assouvir leur rage inexorable plus que pour apaiser leurs crampes d'estomac.

---

(1) *Les animaux malades de la peste, Les grenouilles qui demandent un roi.*

Ils ont traversé monts et plateaux, marais et rivières, taillis et forêts à la poursuite du Loup solitaire Won-Talla. Mais leur lourde volonté bestiale se heurtera à la ruse d'un gamin riche de force spirituelle, qui amènera dans la gueule de cette autre force physique mais déjà plus organisée qu'est le Clan des Loups, ceux qui ne connaissent que l'instinct aveugle.

Là vraiment, dans ce Clan de Seconee, la bête a trouvé avant l'homme la formule qui met la force dans l'union. Le clan défend son territoire, le loup son terrier : Loi simple mais sûre. Si les sentiments de chaque loup sont fiévreux, passionnés, irraisonnés dans les occasions moins importantes, la volonté redevient unique et tendue lors du danger commun. Dans cet assemblage, Famille Loup n'est qu'un « nucléus », mais un noyau que le microscope de KIPLING a bien vu, où la loi est volontairement respectée, où la mère défend ses petits avec finesse et intelligence, où la tendresse n'est plus celle de l'instinct pur mais semble jaillir d'une personnalité qui raisonne. Ce clan est donc un petit état où l'individualisme brutal s'unit heureusement au besoin de vivre dans la force de la famille.

Quel contraste avec le spectacle que nous présente le peuple singe, alerte, léger de cœur et d'esprit, inconstant, querelleur, criard, effronté ! Il est cependant capable de quelques idées élevées : Il veut se servir de Mowgli qui sait tresser les lianes et construire les huttes, choses que le singe apprend fort bien à faire. Les autres occupants de la Jungle les dédaignent, car ils choquent trop leurs convictions : « Ils n'ont pas de lois, ils n'ont pas de pa-« trie. Ils n'ont pas de langage à eux, mais ils se servent « de mots volés, entendus par hasard, lorsqu'ils nous

« écoutent et nous épient, là-haut à l'abri des branches « Leur chemin n'est pas le nôtre. Ils n'ont pas de chef ! « Ils n'ont pas de mémoire ! Ils se vantent et jacassent « et se donnent pour un grand peuple prêt à faire de « grandes choses dans la Jungle; mais la chute d'une « noix suffit à détourner leurs idées, ils rient et tout est « oublié. Nous autres de la Jungle, nous n'avons aucun « rapport avec eux; nous ne buvons pas où ils boivent, « nous n'allons pas où ils vont, nous ne chassons pas où « ils chassent, nous ne mourons pas où ils meurent. Le « Peuple de la Jungle a banni leur nom de sa bouche « et de sa pensée. Ils sont nombreux, méchants, malpro- « pres, sans pudeur, et ils désirent, autant qu'ils sont ca- « pables de fixer un désir, que le Peuple de la Jungle « fasse attention à eux; mais nous les ignorons, même « lorsqu'ils nous jettent des noix et du bois mort sur la « tête » ([2]). Quant à leur sensibilité, Baloo la définit dans cette formule lapidaire : « La pitié du peuple « singe? : Le calme du torrent de montagne! La fraî- « cheur du soleil d'été ! »

Au-dessus de cette foule grouillante et nerveuse, agile et brutale, dominée plus par l'instinct que par l'intelligence, nous trouvons une « noblesse de robe et d'épée ».

Le magistrat de la Jungle, c'est Baloo, le philosophe lourd, le docteur en droit, le pédagogue consciencieux, « l'ours brun endormi qui enseigne aux petits la Loi de « la Jungle ». KIPLING en a fait un personnage morose,

---

(2) Cf. *La chasse de Kaa.*

fermé à la plaisanterie; sa lourdeur l'exaspère et parfois « il pleure entre ses pattes » quand il ne peut soutenir le trot de ses compagnons. Il est incapable, de par son ampleur, de grands mouvements physiques et donc de grande activité mentale, mais KIPLING a cru sentir en lui une vie cachée, profonde, intensément affective; lors de l'enlèvement de Mowgli par les singes, il se taxera lui-même d'imprévoyance et « prenant sa tête entre ses pat-« tes, il se met à rouler de droite et de gauche en gémis-« sant : Qu'on me mette des chauves-souris mortes sur « la tête ! Qu'on me donne des os noirs à ronger ! Qu'on « me roule dans les ruches des abeilles sauvages pour « que j'y sois piqué à mort et qu'on m'enterre avec la « Hyène, car je suis le plus misérable des ours ! » ([3]).

Son affection est tenace, son attachement sincère et sa sévérité traite la jeunesse de Mowgli, « son meilleur élève » avec l'indulgence, l'orgueil et l'amour d'un grand-père: « Il s'agit d'un petit d'homme, comme on n'en a ja-« mais vu; le meilleur, le plus sage et le plus hardi des « petits d'hommes... mon propre élève; et de plus, je... « nous... l'aimons ! Si j'étais seul, je changerais sur « l'heure de terrain de chasse; et pourtant chasser parmi « des étrangers cela finit toujours par des batailles; et « puis, ils pourraient faire du mal à *mon* petit « d'homme » ([4]).

Ce caractère est-il réel ? La psychologie actuelle est encore incapable de nous renseigner; cependant, tout y est harmonieux et Baloo, d'un bout à l'autre de l'œuvre, reste le même.

---

(3) *Chasse-de Kaa.*

(4) *Chasse de Kaa.*

De robe et d'épée est le Tigre, banni aujourd'hui mais jadis « maître et juge écouté à qui le Peuple de la Jungle « soumettait ses querelles » ! Tha, le premier éléphant, créateur de la Jungle, l'avait élevé à ce poste mais le premier Tigre devait le perdre en accomplissant le premier meurtre. C'est depuis lors que règne la crainte et que le meurtrier « marqué par les arbres à branches basses et « les lianes traînantes est fui des autres animaux qui évi- « tent de croiser sa piste, de dormir dans son voisinage, « de marcher sur ses pas et de brouter près de son re- « paire »! Désormais « la crainte ([5]) le suivra et, par des « coups qu'il ne peut prévoir, le tiendra à sa merci. Elle « forcera le sol à s'ouvrir sur ses pas, et la liane à se « tordre à son cou et les troncs d'arbre à monter en cercle « autour de lui, plus haut qu'il ne peut sauter, et, à la fin, « elle prendra sa peau pour en envelopper ses petits « lorsqu'ils auront froid... » ([6]).

Telle est l'ascendance du Tigre et celui qui nous intéresse, boîteux par surcroît, est parfaitement abject. Toute sa ruse est mêlée de haine et de férocité, de rancune sordide, de traîtrise farouche et l'on ne sent que bestialité dans ce corps puissant mais lâche. De plus, pire que pervers, il est antisocial : Il n'a pas de morale et pas de Loi; il commet le crime monstrueux de ne pas respecter la

---

(5) Allégorie longuement développée dans *Comment vint la crainte.* Le premier Tigre, par son meurtre, mit fin à l'euphorie initiale de la Jungle, sorte de paradis terrestre, où les animaux ne formaient qu'un seul peuple et ne se mangeaient pas entre eux, se nourrissant d'herbe. A la suite de cette « faute originelle » on leur donna une loi. « Dorénavant vous connaîtrez la crainte et quand vous l'aurez trouvée, vous saurez qu'elle est votre maître et le reste suivra. » Les animaux cherchèrent la crainte et la découvrirent; « elle n'avait pas de poil et marchait sur ses pattes de derrière » : c'était l'homme.

(6) Cf. *Comment vint la crainte,* Second Livre.

Grande Loi supérieure de la Jungle en temps de sècheresse. Or, au-dessus des intérêts particuliers et des intérêts des groupes, il y a l'intérêt des nations, et encore au-dessus, celui de l'ensemble des nations : C'est pour l'avoir transgressé que le Tigre sera mis à mort.

Peut-on classer dans la noblesse d'épée l'infâme crocodile, un des plus puissants personnages de ces contes ? Ce douceureux animal, plein de sous-entendus cauteleux qui, sans prévenir, fauche l'air de sa queue squameuse, est une des bêtes les plus dangereuses de la création : Souche vivante, il se promène lentement dans la vase ou gît comme un tronc d'arbre, en travers du courant, à l'affût d'une proie.

Clignotant d'un œil somnolent, mais toujours ouvert, il vit en apparence comme un ascète, mais il vit heureux de son sort comme l'induit KIPLING du rictus affreux qui balafre sa face. Son front énigmatique, son air goguenard, sont recéleurs de bien des mystères et de bien des crimes; voilà pourquoi il est craint, adoré et vénéré. En fait, il n'est que rouerie, orgueil, hâblerie.

La vraie noblesse d'épée ce sont les preux chevaliers, les trois pairs de la Jungle, armés de pied en cap pour la lutte, les grands amis de l'auteur.

L'éléphant Hathi est la force consciente et l'intelligence. Il est le roi de la Jungle, d'abord par sa taille majestueuse, sa trompe et ses terribles défenses. Mais il est surtout le chef par son intelligence honnête, droite, un peu lourde, mais réfléchie, concentrée, qui ne s'extériorise ni ne s'exprime sans avoir pesé ses actes. Il est le chef, lui Hathi, par son sang-froid, sa persévérance, sa volonté. Il est le chef enfin par sa rudesse bienveillante, sa haine

du méchant, sa conscience qui ne connaît pas les concessions.

Puis c'est Bagheera la panthère, échappée des cages des hommes grâce à la force musclée et nerveuse de ses pattes veloutées, mais grâce surtout à la ruse qui pétille dans ses yeux d'émeraude, car « Tabaqui est moins rusé, le « buffle sauvage moins téméraire et moins redoutable « l'éléphant blessé ». Mais que de souplesse, de noblesse dans ses allures ! N'est-ce pas décuplée, centuplée, la peinture de notre chat familier, mystérieux, solitaire, que « cette grande panthère qui saute — comme sauterait un « jeune chat pour attraper une feuille morte qui tour- « noie au-dessus de sa tête — qui frappe de droite et de « gauche dans le vide, qui retombe sans bruit sur ses « pattes pour ressauter de plus belle, tout en s'accompa- « gnant d'un bruit, demi-ronron, demi-grondement, qui « s'enfle de volume comme un ronflement de vapeur « dans une chaudière ? » Ruse, force et langueur, voilà Bagheera; mais il y a mieux, et sous ce pelage noir, KIPLING a discerné de l'affection et une intelligence vive et nuancée puisque la panthère est un des seuls habitants de la Jungle à percer le mystère de l'ascendant de Mowgli sur les animaux, à en réaliser la grandeur... et à s'y soumettre avec amour et confiance, malgré sa supériorité physique, puisque « un coup de sa patte suffirait à lui « écraser la tête, aussi plate qu'une grenouille morte en « été ». « Es-tu bien ce petit tout nu pour qui j'élevai « la voix au Conseil jadis, lorsque tout était jeune? Maî- « tre de la Jungle, quand ma force m'abandonnera, parle « pour moi, parle pour Baloo, parle pour nous tous ! « Nous sommes devant toi comme des petits ! des brin- « dilles craquant sous le pied ! des faons qui ont perdu

« leur mère !... Tu es de la Jungle et tu n'es pas de la « Jungle. Et je ne suis qu'une panthère noire. Mais je « t'aime, Petit Frère... » (7).

Solitaire aussi est le serpent python Kaa, un indépendant qui vit presque en travers de la Jungle, qui songe et qui médite pour lui quand il ne mange ou ne dort, qui ne fraye avec personne, capable de petite tendresse et de haine solide; presque froid de cœur comme de sang, il tue en se jouant. Mais pour ceux qu'il compte parmi ses amis, il veut bien prodiguer son immense sagesse, qu'il doit d'ailleurs à son grand âge et dont il fait complaisamment étalage. « J'ai vu cent et cent Pluies. Hathi n'avait « pas perdu ses dents de lait que ma trace était déjà large « dans la poussière. Par le Premier Œuf ! Je suis plus « vieux que beaucoup d'arbres et j'ai vu tout ce que la « Jungle a fait... Ce qui est a déjà été; ce qui sera n'est « rien de plus qu'une année oubliée qui frappe en ar- « rière... ».

Sa longévité n'a en rien altéré sa vigueur et il n'est pas bon de le déranger lorsqu'il chasse ou qu'il change de peau; toute la Jungle le sait, car un python de dix mètres de long est capable d'une détente surprenante qui va droit au but, grâce à de la réflexion qui lui fait attendre le moment précis et grâce à un coup d'œil sûr. Mais à de telles qualités, il joint un tempérament mesquin, ou que le grand âge a rendu susceptible; à l'énoncé des injures que lui décochent les Bandar-Log, « bien qu'un serpent, et « surtout un vieux python circonspect de l'espèce de Kaa « montre rarement qu'il est en colère, on pouvait voir

---

(7) *La Descente de la Jungle.*

« les gros muscles engloutisseurs onduler et se gonfler « des deux côtés de la gorge... ».

Kipling a vu aussi dans cette tête diamantine des traces d'attachement et d'affection pour d'autres que ceux de sa race... Ne sommes-nous pas alors dans le domaine de l'imagination ?

Telle est la société du Peuple de la Jungle...

Suivant Kipling pas à pas, nous avons essayé d'en dégager la hiérarchie, ou plutôt, puisque nous sommes dans l'Inde, les différentes castes

Et à l'intérieur de chacune de ces castes, il ne nous a pas paru vain d'étudier les fortes individualités et les caractères puissants créés par l'auteur; c'est ainsi que la sagesse d'un Baloo est différente de celle de Hathi et ne rappelle en rien celle de Kaa.

La sagesse de l'ours brun imprégnée du code se marie harmonieusement à un naturel foncièrement bon qui n'ose transgresser l'intégrité des lois mais qui est fertile en indulgence et compréhension — celle du python est plus mesquine, entièrement personnelle, moins sociale — quant à celle du Maître de la Jungle, elle est faite toute de droiture et de loyauté : C'est bien là le signe du chef. A nous de choisir... Pour ce qui est de l'auteur, il semble avoir fixé ses préférences; Hathi paraît être son modèle; comme tout Anglais de la grande époque coloniale, n'a-t-il pas le culte de l'énergie ?

Est-ce là le seul enseignement de Kipling ? Notre humanité, contemporaine ou fille d'un XIX^{e} siècle entreprenant et farouchement sociologique, ne

cherche-t-elle pas dans nos frères inférieurs la réplique, la preuve ou le modèle de nos sociétés humaines ? Ainsi, sous la plume de KIPLING nous relevons sans aucune ironie, l'appellation de « Peuple de la Jungle »; et cette alliance de termes nous paraît naturelle. C'est que l'homme n'est plus le seul être social; de nombreux ouvrages (8) ont prouvé qu'il existait des bêtes sociales qui forment des sociétés et construisent même des cités. On serait donc tenté d'effacer toute différence essentielle entre les sociétés humaines et les sociétés animales ou même de demander à celles-ci le secret de celles-là. Evidemment, les sociétés humaines rentrent dans le cadre des sociétés animales puisque l'homme constitue un échelon du règne animal...

Mais l'homme, théoriquement « animal raisonnable », qui n'est « ni ange ni bête », ne saurait ni prétendre à l'essence d'un pur-esprit, ni se ravaler à la bestialité des animaux, car son corps, fruit d'une hérédité zoologique, est dirigé par un esprit qui est spécifiquement l'esprit humain et qui a une personnalité morale.

Il existe de ce fait deux sortes de sociétés animales :

— Les sociétés bestiales régies par la sensibilité (9);

— Les sociétés humaines dominées par la sensibilité et la raison.

La sensibilité est commune aux animaux et aux êtres humains : C'est déjà de l'entendement mais limité aux be-

---

(8) Cf. Ouvrages de FABRE, MAETERLINCK. Saint THOMAS-D'AQUIN avait déjà attribué aux bêtes une « connaissance estimative ».

(9) D'aucuns s'étonneront de ne voir figurer la force parmi les dominantes des sociétés bestiales. Mais, comme même au XX^{e} siècle, les sociétés humaines en font un usage hélas ! trop fréquent, il nous a paru inutile de la citer en tant que caractère différentiel.

soins de la vie végétative et aux affections purement subjectives qui la favorisent ou l'entravent.

Au contraire, la raison est spéciale à l'homme : C'est le sentiment du bien et du mal. Liée dans la nature humaine à la sensibilité, la raison y apporte un élément intellectuel qui assure à « l'animal raisonnable » la pratique d'une industrie moins routinière et la beauté d'attachements moins aveugles.

Il existe donc, entre sociétés animales et sociétés humaines, des facteurs identiques et des facteurs différentiels. Elles s'appuient, toutes, sur la sensibilité qui engendre la solidarité et l'économie sociale. Mais les sociétés humaines imbues de raison, dépendent surtout de la loi morale.

On ne saurait pour cela induire intégralement des unes aux autres.

CHAPITRE IV

L'Enfant adoptif du Peuple de la Jungle
MOWGLI, le Petit d'Homme

« Donnez-moi les premières années
« de la vie d'un enfant; je n'ai que
« faire du reste... »

R. KIPLING (1).

Le lecteur sera peut-être surpris de voir surgir dès les premières pages des « *Livres de la Jungle* », un habitant des bois et des marais tout à fait inattendu : Mowgli, le Petit d'Homme qui va s'immiscer dans cette société du Peuple de la Jungle que nous nous sommes complus à décrire longuement.

Curiosité littéraire, l'homme n'est pas ici au centre du récit, mais, du moins au début; à la périphérie; en un mot, c'est un intrus.

Oui, c'est bien un intrus, « ce petit bébé brun tout nu, « qui pouvait à peine marcher, le plus doux et potelé

(1) R. KIPLING, *Souvenirs*.

« petit atome qui fut jamais venu, la nuit, à la caverne « du loup... » Poursuivi par Shere Khan qui a mis ses parents en fuite, il se réfugie auprès des mamelles de Mère Louve, « se pousse entre les petits contre la chaleur « du flanc tiède... et prend son repas avec les autres ». Shere Khan a beau venir le réclamer, Mère Louve reste inflexible : « Si je le garde ? Assurément, je le garde ! « Couche-toi là, petite Grenouille. O toi Mowgli, car « Mowgli-la-Grenouille je veux t'appeler, le temps vien- « dra où tu feras la chasse à Shere Khan, comme il t'a « fait la chasse à toi. » Et voilà le Petit d'Homme baptisé.

Là, dans cette caverne entre Mère Loup, Père Loup et les quatre petits, qui deviendront plus tard ses compagnons, Mowgli fut nourri, élevé puis conduit, par ses parents adoptifs au Rocher du Conseil afin d'être reconnu par le clan. Baloo et Bagheera ayant parlé pour lui, il fut définitivement admis dans le clan des Loups de Seeonee. « Le petit d'homme, le petit d'homme dit l'ours brun... « C'est moi qui parle pour le petit d'homme. Il n'y a pas « de mal dans le petit d'homme. Je n'ai pas le don de la « parole, mais je dis la vérité; laissez-le courir avec le « clan... » « Tuer un petit nu est une honte, s'écrie la « panthère noire. En outre, il pourra nous aider à chas- « ser mieux quand il sera grand. Baloo a parlé en sa fa- « veur. Maintenant, aux paroles de Baloo j'ajouterai « l'offre d'un taureau, d'un taureau gras, fraîchement « tué, à un demi-mille d'ici, si vous acceptez le petit « d'homme conformément à la Loi... » « Et c'est ainsi « que Mowgli entra dans le Clan des Loups de Seeonee « au prix d'un taureau et pour une bonne parole de Ba- « loo... »

Quelle existence mena Mowgli durant ses dix premières années, parmi les loups ? Il vous faudra l'imaginer, car s'il fallait l'écrire, cela remplirait je ne sais combien de livres ! « Il grandit avec les louveteaux, quoique naturel-
« lement ils fussent devenus loups quand lui-même
« comptait pour un enfant à peine; et Père Loup lui en-
« seigna sa besogne et le sens de toutes choses dans la
« Jungle, jusqu'à ce que chaque frisson de l'herbe, cha-
« que souffle de l'air chaud dans la nuit, chaque hulule-
« ment des hiboux au-dessus de sa tête, chaque bruit
« d'écorce égratignée par la chauve-souris au repos un
« instant dans l'arbre, chaque saut du plus petit poisson
« dans la mare, prissent juste autant d'importance pour
« lui que pour un homme d'affaires son travail de bu-
« reau. Lorsqu'il n'apprenait pas, il se couchait au so-
« leil et dormait, puis il mangeait, se rendormait; lors-
« qu'il se sentait sale ou qu'il avait trop chaud, il se bai-
« gnait dans les mares de la forêt et lorsqu'il manquait
« de miel (Baloo lui avait dit que le miel et les noix
« étaient aussi bons à manger que la viande crue), il
« grimpait aux arbres pour en chercher, et Bagheera lui
« avait montré comment s'y prendre... » (2).

Nous le retrouvons à onze ans, recevant de l'ours quelques leçons de droit des bêtes et de solides corrections quand il se montre inattentif... « Baloo lui apprenait à
« distinguer une branche pourrie d'une branche saine,
« à parler poliment aux abeilles sauvages quand il ren-
« contrait par surprise un de leurs essaims à cinquante
« pieds au-dessus du sol; les paroles à dire à Mang la
« chauve-souris, quand il la dérangeait dans les branches

(2) Cf. *Les Frères de Mowgli*, Livre de la Jungle.

« au milieu du jour; et les façons d'avertir les serpents « d'eau dans les mares avant de plonger au milieu d'eux. « Tout cela vous donnera une idée de ce qu'il fallait à « Mowgli apprendre par cœur : Il se fatiguait beaucoup « d'avoir à répéter cent fois les mêmes choses. Mais « comme Baloo le disait à Bagheera un jour que Mowgli « avait reçu la correction d'un coup de patte et s'en était « aller bouder : Un petit d'homme est un petit d'homme « et il doit apprendre toute, tu entends bien, toute la Loi « de la Jungle... »

Cette instruction déjà fort poussée, était complétée par ailleurs « et l'enfant apprit les Maîtres Mots de Hathi, « l'Eléphant sauvage, qui ensuite conduisit Mowgli à une « mare pour apprendre d'un serpent d'eau le Mot des « Serpents que Baloo ne pouvait prononcer... »

C'est à cet âge-là, qu'un jour faisant la sieste il est enlevé par les singes et emmené aux Grottes Froides où Baloo et Bagheera aidés de Kaa viendront le délivrer ([3]).

Puis l'eau ayant fait défaut, la Trêve entre bêtes est déclarée et Hathi l'Eléphant vient déclamer de sa voix profonde une grande légende: « *Comment vint la crainte...* » Mieux que dans un manuel d'histoire, l'enfant découvre ainsi la génèse de la Jungle, la vie des premiers animaux, la faute du premier Tigre et le châtiment qui suivit; il apprend aussi l'origine de la Loi, la crainte et la haine qu'il faut avoir pour cet ennemi perpétuel : L'homme.

C'est certainement à cette période que se situe la fuite de Mowgli vers le village des Hommes à la suite de sa querelle avec le Clan, au Rocher du Conseil. « A mesure

(3) Cf. *La chasse de Kaa*, Livre de la Jungle.

« que le Chef Akela prenait de l'âge et perdait sa force,
« Shere Khan le Tigre se liait de grande amitié avec les
« loups plus jeunes de la tribu, qui le suivaient pour
« avoir ses restes, chose que jamais Akela n'eût permise
« s'il avait osé aller jusqu'au bout de son autorité légi-
« time. En outre, Shere Khan les flattait : Il s'étonnait
« que de si beaux jeunes chasseurs fussent satisfaits de
« se laisser conduire par un loup moribond et par un
« petit d'homme. »

Mowgli a alors environ douze ans, puisque Shere Khan qui le réclame pour le mettre à mort, « car il fut sa proie « dès le commencement », l'accuse d'avoir troublé la Jungle « durant dix saisons »; or, rappelons-nous que lorsque Mowgli fit son entrée parmi les animaux, il pouvait tout juste marcher.

Après avoir ridiculisé Shere Khan, lui avoir brûlé les moustaches et roussi le poil à l'aide de la « Fleur Rouge », Mowgli fait ses adieux à ceux qui lui sont restés fidèles... et ne peut s'empêcher de pleurer.

« — Qu'est-ce que c'est ? Je n'ai pas envie de quitter
« la Jungle et je ne sais pas ce que j'ai ? Vais-je mourir,
« Bagheera ?

« — Non, Petit Frère. Ce sont seulement des larmes
« comme il arrive aux hommes; laisse-les couler. »

Puis, ce sont les derniers attendrissements à la caverne de Père Loup :

« — Reviens bientôt, ô sage petite grenouille; reviens-
« nous bientôt, car nous sommes vieux, ta mère et moi.

« — Je reviendrai sûrement et ce sera pour étaler la

« peau de Shere Khan au Rocher du Conseil. Ne m'ou-
« bliez pas ! » (4).

Voilà ébauchée la première période de la vie de Mowgli, telle qu'on peut la reconstituer d'après une étude minutieuse du texte et l'enchaînement normal des faits... Chose curieuse, ces histoires que nous rétablissons ici dans l'ordre chronologique ne sont pas cependant à la suite les unes des autres : Deux dans le « Premier Livre », une dans le « Second » ; et même la fuite de Mowgli vers les hommes, à l'âge de douze ans, se trouve à la fin du conte qui voit son entrée en scène, lorsqu'il n'était qu'un bébé.

C'est que le succès du « *Livre de la Jungle* », en 1893, obligea l'auteur à continuer son œuvre dans un « Second Livre » où, sans en avoir l'air, il fallut reprendre l'histoire comme si elle n'avait pas dû s'arrêter, ce qui explique des chevauchements nécessaires pour cacher la reprise.

La seconde partie de la vie de Mowgli s'ouvre dans le village des Hommes où il s'est réfugié et où l'a recueilli sa mère probable Messua ; il y devient berger du troupeau de buffles, jouissant du repos que lui laissait son ennemi le Tigre. « Chaque jour, il
« conduisait les buffles à leurs marécages et chaque jour
« il se couchait sur l'herbe, écoutant les rumeurs qui
« s'élevaient autour de lui et rêvant aux anciens jours
« dans la Jungle. Shere Khan aurait fait un faux pas de
« sa patte boiteuse, là-haut dans les fourrés au bord de
« la Waingunga, que Mowgli l'eût entendu par ces longs

(4) Cf. *Les Frères de Mowgli*, Livre de la Jungle.

« matins silencieux... » L'ennemi revient et apprenant qu'il voulait « l'attendre à la barrière du village, le soir », il résolut de devancer l'attaque; profitant de ce que Shere Khan dormait dans le grand ravin desséché de la Waingunga, ayant bu et mangé plus que de raison, il lança les buffles sur lui, aidé de Frère gris et d'Akela... Quel merveilleux tacticien que cette « petite grenouille » ! Alors que ses deux compagnons scindaient le troupeau en deux, et poussaient les vaches dans le fond du ravin, lui, monté sur Rama le buffle géant, chef de la harde, voulait décrire « un grand cercle en remontant, atteindre la tête du ravin, puis le faire descendre aux taureaux, et prendre « Shere Khan entre eux et les vaches... ». Il y réussit, et poussés par un hurlement d'Akela « les buffles se ruèrent les uns derrière les autres comme des steamers « dans un rapide, le sable et les pierres volant autour « d'eux. Et le torrent de cornes noires, de mufles écumants, d'yeux fixes tourbillonna dans le ravin, absolument comme roulent les rochers en temps d'inondation, les buffles plus faibles rejetés vers les flancs du « ravin qu'ils frôlaient en écorchant la brousse. Shere « Khan entendit le tonnerre de leurs sabots, se leva et « rampa lourdement vers le bas du ravin, cherchant un « moyen de s'enfuir; mais les parois étaient à pic, il lui « fallait rester là, lourd de son repas... Et alors Rama « broncha, faillit tomber, continua sa course en piétinant quelque chose de flasque... » (5).

Shere Khan est mort; mais les hommes chassent Mowgli de leur village l'accusant de sorcellerie. Il retourne donc à la Jungle et expose la peau de son ennemi sur le

(5) Cf. *Au tigre*, Livre de la Jungle.

Rocher du Conseil. Et là, en proie à tant de vicissitudes contraires, le jeune garçon laisse éclater le trouble qui est en lui: Ce n'est plus le Petit d'Homme victorieux, astucieux et fier, c'est un enfant désemparé, car dans l'hymne radieux de triomphe et d'action qu'il danse sur la peau flasque du tigre, pointe de l'attendrissement : « Eaux de la Waingunga, le clan des Hommes m'a chassé. « Je ne leur ai point fait de mal mais ils avaient peur « de moi. Pourquoi ?

« Clan des Loups, vous m'avez chassé aussi. La Jungle « m'est fermée, les portes du village aussi. Pourquoi ?

« De même que Mang vole entre les bêtes et les oi- « seaux, de même je vole entre le village et la Jungle. « Pourquoi ?

« Je danse sur la peau de Shere Khan mais mon cœur « est très lourd. Les pierres du village ont frappé ma « bouche et l'ont meurtrie. Mais mon cœur est léger car « je suis revenu à la Jungle. Pourquoi ?

« Ces deux choses se combattent en moi comme les ser- « pents luttent au Printemps. L'eau tombe de mes yeux « et pourtant je ris. Pourquoi ?

« Je suis deux Mowglis, mais la peau de Shere Khan « est sous mes pieds !

« Ahae ! Mon cœur est lourd de choses que je ne « comprends pas... » ([6]).

---

(6) Le conte se termine ainsi : « Mowgli s'en alla et dès ce jour il chassa dans la Jungle avec les quatre petits. Mais il ne fut pas toujours seul, car au bout de quelques années il devint homme et se maria. Mais c'est là une histoire pour les grandes personnes. » Ce conte, inclus dans le « Livre de la Jungle », devait clore les histoires de Mowgli; de là, cette conclusion qui ouvrait le champ libre à l'imagination. Mais l'année suivante (1895), KIPLING reprit son récit et écrivit « Le Second Livre »; et comme quatre histoires se plaçaient — chronologiquement parlant en fonction de Mowgli — après ce conte, une nouvelle conclusion fut faite dans la « Course de Printemps »,

Et se reprenant, il conclut: « Le clan des Hommes et « le clan des Loups m'ont chassé. Maintenant, je chas- « serai seul dans la Jungle. » Et les quatre louveteaux de dire : « Nous chasserons avec toi... » (7).

Quelques jours après, juste le temps de reprendre haleine, Mowgli apprend que sa mère présumée, Messua, est maltraitée à cause de lui; il arrive à temps pour la délivrer, elle et son mari, et les fait fuir sous la protection de la Jungle vers une autre résidence. Alors, il se décide à châtier le village car, dit-il, « j'ai vu et senti le « sang de la femme qui m'a donné à manger. Il n'y a « que l'odeur de l'herbe nouvelle sur le seuil de leurs « portes qui puisse bannir cette odeur-là. Elle me brûle « la bouche. Lâche la Jungle, Hathi ! »

Et Hathi lâcha la Jungle ! Quelle armée pourrait lutter avec cette colonne qui descend insensiblement vers le domaine des hommes ? : « Les sangliers par compagnies, « se bousculant par-dessus les rochers, les cerfs et les pe- « tits renards sauvages qui vivent des morts et des mou- « rants que sèment les hardes, les nilghais trapus en co- « lonne parallèle aux cerfs et les buffles sauvages des « marais derrière les nilghais... Dix jours plus tard, la « situation était celle-ci : Les cerfs et les sangliers « broyaient tout à la ronde sur un cercle de huit à dix « milles de rayon, tandis que les mangeurs de chair es- « carmouchaient sur les bords. Et le centre du cercle était « le village... Puis l'avant-garde des armées de cerfs se « répandit dans les pâturages et les cultures du village « et les inonda; le sanglier fouisseur, au sabot tranchant,

---

(7) Cf. *Au Tigre*, Livre de la Jungle.

« les accompagnait et ce que le cerf laissait debout il « l'achevait. De temps en temps une alerte de loups « ébranlait les hardes qui se ruaient de tous côtés, fou- « lant l'orge nouvelle, rasant les remblais des canaux « d'irrigation... Puis Hathi et ses trois fils s'en furent gla- « nant parmi ce qui restait, et là où Hathi a glané, il est « inutile de repasser... » Puis ce fut l'attaque directe du village par les éléphants... et « un mois plus tard, un ter- « tre onduleux que recouvrait un manteau vert tendre « de jeunes verdures, en marquait seul la place; à la fin « des Pluies, le plein tonnerre de la Jungle vive grondait « sur cette terre que la charrue avait labourée six mois « à peine auparavant... » ([8]).

« Ce fut après la descente de la Jungle que commença « la période la plus agréable de la vie de Mowgli. Il avait « cette paix de conscience qui suit le règlement d'un juste « compte; et toute la Jungle lui était amie, car elle le « craignait... » Il devait alors avoir quinze ans. « Père « Loup et Mère Loup étaient morts, Baloo devint tout « vieux et tout raide et Bagheera même, dont les nerfs « étaient d'acier et les muscles de fer, semblait plus lente « à tuer; Akela tourna du gris au blanc de lait !... » Comme le temps passe vite !...

Mowgli vivait toujours en dehors du clan depuis que celui-ci l'avait chassé car, disait-il, « il avait mangé du « fruit amer et il savait sur quel arbre il poussait... » Mais lorsque le Chien Rouge fit son apparition, menaçant d'exterminer son petit royaume, il fit cause commune avec lui : « Je suis du Peuple Libre jusqu'à ce que le

(8) *La Descente de la Jungle.*

« Dhôle ait passé... » Et le voici s'engageant solennellement : « J'ai eu un loup pour père, une louve pour mère, « j'ai eu aussi pour père et mère à la fois un vieux loup « gris (il est blanc maintenant). Donc je dis que lorsque « le Dhôle viendra, Mowgli et le Peuple Libre sont de « même poil pour cette chasse; et je dis par le Taureau « qui me racheta, le taureau dont Bagheera me paya au « bon vieux temps que vous autres du Clan ne vous rappelez pas, je dis, moi, pour que les Arbres et la Rivière l'entendent et s'en souviennent, si je l'oublie, je « dis, moi, que ce couteau, le mien, fera la besogne d'un « croc pour le clan... Il s'agit d'une belle chasse. Au nom « du clan, de tout le clan, au nom du liteau et de la portée, par le gibier d'ici, par le gibier d'ailleurs, par la « biche qui mène le daim et le petit, petit louveteau dans « la caverne, c'est juré, juré, juré ! Telle est ma Parole, « ma Parole qui ne m'appartient plus... » (9).

Inspiré par Kaa qui découvrit dans « ses années ou« bliées » la ruse nécessaire, Mowgli payant de sa personne, réussit à attirer les Dhôles dans un guet-apens; « et des deux cents combattants, pas un ne retourna au « Dekkan porter la nouvelle ».

C'est alors — Mowgli a quinze ou seize ans — que Kaa l'emmène voir, aux Grottes Froides, le trésor caché que garde le cobra blanc; et là, ayant réussi à s'emparer d'un magnifique aiguillon à éléphant en pierreries, il découvre quels meurtres s'attachent à ces richesses des Hommes ! (10).

Mowgli va avoir dix-sept ans. « Grand, fort et beau,

---

(9) Cf. *Chien Rouge*, Second Livre.

(10) Cf. *L'Ankus du Roi*.

« ses longs cheveux noirs balayant ses épaules, son cou-
« teau pendu au cou, il en paraissait davantage, car les
« exercices violents, la nourriture succulente et les bains
« à la moindre occasion de chaleur ou de poussière, lui
« avaient donné une force et une croissance bien au-
« dessus de son âge. Il pouvait se balancer d'une main à
« une branche haute durant une demi-heure lorsqu'il
« avait motif de regarder le long des routes d'arbres.
« Il pouvait arrêter un jeune daim en plein galop, l'em-
« poigner par les cornes et le jeter par terre. Il pouvait
« même culbuter les gros sangliers bleus qui habitaient
« les Marais du Nord. Le Peuple de la Jungle, habitué
« à le craindre pour son intelligence, le redoutait main-
« tenant pour sa seule force ! » ([11]).

C'est l'adolescent qui devient homme.

Mais en ce Printemps qui met toute la Jungle en émoi, Mowgli ne partage pas la joie commune. « Lorsque arriva
« le matin où changent les parfums, quand Mor le Paon,
« éblouissant de bronze, d'azur et d'or, l'eût proclamé
« très haut le long des bois embrumés, il se sentit envahi
« du bout des pieds à la racine des cheveux par une sen-
« sation de misère profonde, au point qu'il s'examina
« scrupuleusement pour voir s'il n'aurait pas marché
« sur quelque épine... — Je n'ai rien mangé de mauvais.
« L'eau que j'ai bue était bonne. Ma gorge ne brûle pas
« non plus comme le jour où je mordis à la racine tachée
« de bleu que Oo la tortue m'avait dit être bonne à man-
« ger. Mais j'ai le cœur gros... En outre, je me sens chaud
« et froid tour à tour ou bien je n'ai ni froid ni chaud,
« mais je suis mécontent sans comprendre pourquoi. Ma

(11) Cf. *La Course de Printemps*, Second Livre.

« force m'a abandonné et ce n'est pas le poison. Nuit et « jour j'entends un double pas sur ma trace. Quand je « tourne la tête, c'est comme si quelqu'un venait de se « cacher au même instant. Je vais regarder derrière les « arbres et il n'y est pas. J'appelle et personne ne ré- « pond, mais c'est comme si quelqu'un écoutait et rete- « nait sa réponse. Je me couche sans me reposer; je me « baigne sans trouver la fraîcheur. J'ai la Fleur Rouge « dans le corps, mes os sont tournés en eau, et je ne sais « pas ce que je sais... » ([12]).

C'est que le Petit d'Homme, dans ce renouveau de la nature, sent battre, parmi les balbutiements de son âme naissante, un sentiment nouveau, délicieusement voilé : L'amour certainement; et il est involontairement entraîné vers l'homme.

Ses vieux fidèles sont tous venus, pour les adieux au Rocher du Conseil, compréhensifs et bienveillants : « Akela ne l'a-t-il pas dit au bord de la rivière que Mow- « gli lui-même ramènerait Mowgli au clan des Hommes? « Je l'ai dit aussi, mais qui écoute maintenant Baloo ? « Bagheera le sait aussi... »

« Lors de notre première rencontre aux Grottes Froi- « des, Graine d'Homme, je le savais; l'Homme finit par « retourner à l'Homme même si la Jungle ne le rejette « pas... »

Instruits par une longue expérience, ils poussent Mowgli vers une décision qui, pourtant, les attriste eux-mêmes: « Allons, lève les yeux, Petit Frère; il n'y a pas honte à « cette chasse-là. Lorsque le miel est mangé, on aban- « donne le rayon vide... » « Une fois jetée la peau, on

---

(12) Cf. *La Course du Printemps*, Second Livre.

« ne peut y rentrer à nouveau; c'est la Loi... » Voici maintenant les recommandations et le dernier hommage de fidélité : « Petite Grenouille, suis ta trace; fais ton « liteau avec ceux de ton sang, de ta race, de ton clan; « mais, quand tu auras besoin d'un pied, d'une dent, d'un « œil ou d'un mot à transmettre promptement la nuit, « rappelle-toi, Maître de la Jungle, qu'au premier mot « la Jungle est tienne; car ce n'est plus maintenant le « Petit d'Homme qui demande congé à son clan, mais le « Maître de la Jungle qui change de route. »

Et terminant le tout, l'adieu du compagnon préféré. adieu imprégné d'action mais débordant de sensibilité contenue : « — Maître de la Jungle, souviens-toi que « Bagheera t'aimait », dit la grande panthère noire en avançant sa patte droite d'où le sang dégouttait... »

Et le rideau tombe sur « *Les Livres de la Jungle* » tandis que « Mowgli redouble de sanglots. la tête sur le « flanc de l'ours aveugle et les bras autour de son cou. « et que Baloo essaye faiblement de lui lécher les « pieds... »

Voilà la dernière des histoires de Mowgli.

D'aucuns jugeront peut-être abusive l'importance que nous avons accordée à la vie du Petit d'Homme, et ce, dans une étude qui ne veut s'intéresser qu'aux animaux.

Qu'il nous soit permis de rappeler que Mowgli ne représente spécifiquement pour nous ni un homme ni un animal, mais un moyen terme entre ces deux stades zoologiques. tributaire de celui-ci par un monde de sensations et de sentiments inférieurs, allié à celui-là par l'âme qui

palpite en lui et qui finira par dominer cette animalité puissante... C'est donc un « animal supérieur » et, comme tel, il avait sa place dans le cadre de ce travail.

Est-il besoin par ailleurs, de souligner au lecteur l'ascension graduelle que subit le personnage de Mowgli à mesure que se déroule l'action, des « *Livres de la Jungle* » ? Etranger, personnage imprévu dans les premières pages, il se hisse bientôt au premier rôle, devient le Maître de la Jungle, qui dira tout naturellement : « Je vais « retourner à *ma* Jungle... »

Etait-il possible d'étudier la Jungle, en omettant son chef ? Pouvait-on, par besoin d'analyse, séparer ces deux éléments si étroitement unis dans l'esprit de l'auteur ? Cela nous a paru impossible car, si la Jungle a profondément influé sur la formation de cet enfant, ce Petit d'Homme a aussi modifié bien des choses dans la Jungle... : Ne la sauve-t-il pas à plusieurs reprises ? Ne mène-t-il pas le bon combat pour elle ? Les animaux ne réagissent-ils pas en fonction de lui ? Ne change-t-il pas bien des caractères ? Au début de l'intrigue, Baloo et Bagheera émettent sur Kaa un jugement peu favorable : « Que « fera-t-il pour nous ? Il n'est pas de notre race et il a « les yeux les plus funestes ! » Quand le « Second Livre » se termine, nous les voyons, tous trois réunis dans un même amour pour Mowgli — et à cause de lui — laisser éclater leur peine dans des adieux pathétiques; et tandis qu'il s'enfonce vers le domaine des Hommes, nous les entendons tous trois, unis dans la « Dernière Chanson », lancer les derniers conseils, ceux qui contiennent la leçon dominante de l'auteur... Kaa au sang glacé, Baloo que l'âge a rendu presque aveugle, Bagheera qui tue plus

lentement, sont semblables à des vieillards qui voient s'éloigner, dans cet adolescent qui les a révélés les uns aux autres, la raison et la consolation de leurs vieux jours. Ils sont désormais liés, jusqu'à la mort, dans un même amour. Cela ne valait-il pas la peine d'être souligné ?

Sans la Jungle, il n'y aurait certainement pas eu d'histoire de Mowgli. Mais sans Mowgli la Jungle eût perdu la majeure partie de son intérêt car il n'y aurait eu personne pour nous la dévoiler et pour servir d'intermédiaire entre elle et nous.

Enfin, nous devons avouer que le personnage de Mowgli nous tenait trop à cœur pour que nous ayons le courage de le négliger. Souvenir des premières lectures du « *Livre de la Jungle* » ? Sympathie d'enfant ? Toujours est-il qu'en refusant au Petit d'Homme l'importance que nous avons cru devoir lui accorder, nous aurions eu l'impression de nous aliéner définitivement un monde d'aspirations et de sentiments qui ne sont pas un des moindres charmes de l'œuvre de KIPLING.

Certains seront probablement étonnés par la présence d'un enfant dans la Jungle et feront relever cette anomalie de la pure imagination de l'auteur.

Sans vouloir remonter jusqu'à l'histoire Romaine — chose que traduit très spirituellement KIPLING, dans la bouche de Père Loup et de Mère Louve — : « A-t-il ja-« mais existé une louve qui pût se vanter d'un Petit « d'Homme parmi ses enfants ?... — J'ai parfois ouï de « semblables choses, mais pas dans notre Clan ni dans « notre temps... » — des témoignages plus proches et

plus sûrs nous permettent d'affirmer la véracité ou la vraisemblance de cette situation.

Des voyageurs Anglais entendirent raconter que deux hommes chevauchant sur les bords d'une rivière, y virent trois animaux venir boire; deux d'entre eux étaient certainement des loups, mais le troisième qu'ils purent capturer... était un petit garçon nu ([13]).

Par ailleurs, au cours d'une expédition dans l'Inde, une créature sauvage fut trouvée dans la Jungle; c'était un être humain. Elle avait des cheveux, marchait debout; ses autres attitudes étaient celles d'un singe et, naturellement, elle ne savait pas parler, elle ne voulait manger que de l'herbe... ([14]).

On a parlé récemment d'un enfant élevé parmi les daims, et retombé dans l'animalité.

Citons enfin la description d'un cas analogue à celui de Mowgli et qui défraya la chronique il y a quelques années ([15]).

L'adoption du Petit d'Homme par le clan des Loups de Seeonee nous paraît donc un épisode très véridique et l'on serait moins surpris de voir évoluer Mowgli dans la Jungle si l'on savait que le père de KIPLING a placé le problème là où il devait être placé, c'est-à-dire en le donnant comme une des croyances mystiques de l'Hindou, basée sur des faits réellement arrivés... ([16]).

---

(13) Cf. Thurston HOPKINS.

(14) Cf. Cyrill FALLS.

(15) « Girl fostered by wolves; an amazing indian storv », *Observer*, 5 décembre 1926.

(16) KIPLING, *La Bête et l'Homme dans l'Inde.*

Tout est donc vraisemblable, harmonieux, sympathique dans ce personnage de Mowgli, et surtout son caractère

L'Enfant-Loup possède ce que ne possèdent pas ses amis, et même Kaa : Les yeux, ces yeux d'un éclat bizarre et pénétrant qui font baisser la tête à tous ! Est-il supérieur par son intelligence ou sa force musculaire ? : Bagheera et Baloo, aidés de Kaa, forment une trinité dangereuse; les loups et Tabaqui l'emportent sur lui par l'audace; Shere Khan tue plusieurs fois l'homme en une même nuit.

La grande supériorité du Petit d'Homme, c'est d'avoir toutes ses qualités ensemble quoiqu'à un moindre degré, car il est toujours en état d'infériorité lorsqu'il s'agit d'accorder son corps et son esprit : Celui-ci crée beaucoup, celui-là ne réalise que difficilement. Mais ces yeux, cet hypnotisme où passe la flamme de son cerveau, voilà ce qui lui sert au milieu des bêtes, plus que ses mains elles-mêmes ! Voilà ce qui courbe le front de ses ennemis les plus acharnés comme de ses plus francs amis : Kaa a connu cette fascination et il a mordu la poussière, Bagheera a soutenu ce regard une demi-minute puis s'est soumise. Shere Khan n'ose plus fixer le Maître de la Jungle. N'y a-t-il pas là, à côté d'une part de vérité, un certain romanesque, principalement dans la lutte contre le Tigre ?

Malgré tout, la « Petite Grenouille » est un chef. Il possède le pouvoir de décision rapide, la mémoire brute, mais aussi la mémoire organisée des psychologues, l'initiative, le sens tactique; il possède aussi la ténacité qui voit clair, l'audacieux entêtement; il récèle enfin tout un monde de

sentiments qui lui sont à lui-même inconnus et incompréhensibles : Quelle belle notation que celle-là, traitée par la délicatesse géniale dont a fait preuve KIPLING dans la « *Course de Printemps* ».

Mais Mowgli n'est encore qu'un bel animal, élevé au milieu des bêtes, que la société n'a pas gâté. Les sentiments qui tourbillonnent en lui comme une trombe l'étouffent parfois : Trop forts ils sortent au milieu de sanglots (le Petit d'Homme est le seul à pleurer, dans la Jungle, avec Baloo) ; ils s'extériorisent en élans brusques de tendresse ou en fuites éperdues, en silences pénibles, en découragements : En un mot, c'est l'homme primitif qui insensiblement est monté de la bête jusqu'à l'adolescent intelligent, devenant un autre être fermé à la tendresse de Bagheera et s'ouvrant lentement à celle de Messua, sa mère... et à l'amour.

Le petit loup qui a mis plus de dix ans à prendre conscience de sa force, incapable jusqu'alors de rivaliser avec ses frères qui tétèrent aux mêmes mamelles, a maintenant grandi en sagesse et en vigueur et nous le quittons à dix-sept ans, au moment où nous croyons savoir qu'il va rentrer chez les hommes et reprendre sa place : Il a relié la race animale à la race humaine, montrant qu'il n'y a, entre les deux, que des différences de degré et non de nature.

CHAPITRE V

L'Organisation et la Vie du Peuple de la Jungle

« Quand j'eus trouvé la Loi de la
« Jungle, le reste me fut facile... »

R. KIPLING (1).

On ne saurait vouloir systématiser l'œuvre de KIPLING jusqu'à établir une relation continue et fidèle de l'activité de ses multiples personnages; ce serait là un exercice arbitraire qui dépasserait peut-être les vues de l'auteur et qui enlèverait aux « *Livres de la Jungle* » la majeure partie de leur charme : Nous entendons par là leur fraîcheur et leur spontanéité.

Mais il ne convient pas de tomber dans l'excès inverse... de suivre ces lecteurs trop âgés ou trop sérieux qui se laissent prendre aux apparences et ferment assez vite le livre, en haussant les épaules, dès qu'ils voient surgir, à l'entrée de la caverne de Père Loup, un bébé tout brun...

(1) *Souvenirs.*

Quoiqu'on puisse dire, il existe bien, dans une certaine mesure, une organisation, une vie, une vie intense, règlementée, qui est spécifiquement celle de la société de la Jungle dont nous avons précédemment décrit les représentants et analysé la hiérarchie.

Lisez attentivement ces contes ou relisez-les avec moins de détachement... Vous vous en convaincrez vous-mêmes.

L'habitat du Peuple de la Jungle est varié, plus o moins rudimentaire. Le climat ne le permet-il pas ? : Les singes dans les arbres, les gros carnassiers dans les fourrés en quête d'un gibier, les herbivores un peu partout, là où les pousse la faim de leurs ennemis.

Une seule localisation sédentaire nous est fournie : La caverne de Père Loup, un des multiples « Liteaux » du Clan de Seeonee; que de quiétude, d'amour s'en dégagent ! Et aussi que d'orgueil ! Ne se moque-t-on pas des Dhôles « parce qu'ils n'habitent pas dans des cavernes « mais dorment parmi les petits creux et les mottes qu'ils « utilisent comme gîte » !

Pour modeste que soit l'abri dont se flatte Père Loup. il n'en constitue pas moins la base d'un « foyer » et le fondement d'un sens familial très poussé. Lors de son premier retour chez les hommes, Mowgli s'arrête un instant au domicile de ses parents adoptifs et là, il pleure dans leur fourrure, tandis que les autres petits hurlent misérablement et que Mère Louve lui dit : « Reviens. « car je t'aimais plus que je n'ai jamais aimé les miens. » Plus tard, quand Père Loup et Mère Louve seront morts. Mowgli « roulera une grosse pierre contre la bouche de « la caverne et pleurera sur eux le Chant de la Mort ».

Voilà, chose curieuse, la seule famille que le pinceau

de KIPLING se soit plu à peindre; quant aux personnages dominants que nous avons appelés les « nobles » de la Jungle, remarquons qu'ils sont tous célibataires : Kaa, Bagheera, Baloo... Hathi lui-même, pour qui ses trois fils semblent plutôt jouer le rôle de gardes de corps que d'enfants. Ils vivent en solitaires et l'auteur paraît les estimer tout particulièrement, sans doute parce qu'il a le culte de l'énergie et que ce sont des personnalités fortes.

Mais l'unique exemple de famille, ce « noyau » constitué par Père Loup, où rentrent le respect, l'amour et l'obéissance, s'intègre dans le cadre général du Clan des Loups; il est donc permis de supposer que celui-ci est constitué de tels assemblages dont il était superflu de multiplier la description.

La famille ou le solitaire, à quelque espèce qu'ils appartiennent, se nourrissent de façon saine et naturelle; on mange ce que la saison veut bien offrir : Les herbivores se contentent des pâturages, les « Mangeurs de chair » chassent leurs innocentes victimes. Dans l'ordre des choses de la Nature, cela n'a rien de monstrueux.

Une place spéciale doit être dévolue à Chil le Vautour, le mangeur de cadavres de la Jungle. « Chil est l'ami « de tout le monde, mais au fond de son cœur, son sang « est de glace, parce qu'il sait que presque tous les hôtes « de la Jungle viennent à lui en fin de compte. » Malgré cela, on ne le considère pas mal, car son rôle est jugé nécessaire et fatal; n'obéit-il pas, comme tous, à sa loi intérieure ?

Une alimentation aussi simple et rationnelle ne peut-être préjudiciable à la santé; les maladies sont donc très rares.

Notons toutefois les risques d'empoisonnements avec quelques végétaux peu connus; Mowgli faillit en être la victime : « Ma gorge ne brûle pas aujourd'hui ni ne sem-
« ble se rétrécir, comme le jour où je mordis à la racine
« tachetée de bleu que Oo la tortue m'avait dit être
« bonne à manger. »

La tradition de la Jungle, qui vaut ce qu'elle vaut, rapporte par ailleurs (« et c'est vrai », ajoute ironiquement l'auteur), que « les mangeurs d'homme deviennent ga-
« leux et perdent leurs dents ! »

Mais un mal effroyable décime périodiquement la Jungle : La rage ! Tabaqui le chacal paraît y jouer le rôle de réservoir de virus : « Tabaqui oublie alors qu'il ait ja-
« mais eu peur, il court à travers la forêt, mordant tout
« ce qu'il trouve sur sa route. Le tigre même se sauve
« et se cache lorsque le petit Tabaqui devient enragé, car
« la rage est la chose la plus honteuse qui puisse surpren-
« dre un animal sauvage. Nous l'appelons hydrophobie,
« mais eux l'appellent dewanne (la folie) et ils cou-
« rent... » (2).

Voilà un rapide aperçu des conditions matérielles de vie des habitants de la Jungle.

Plus intéressantes à considérer sont les conditions sociales.

Dans un précédent chapitre, nous avons essayé de dégager, parmi ces multiples acteurs, une hiérarchie de classes: Peuple, Bourgeoisie, Noblesse... Il convient maintenant de situer au-dessus de cet édifice social, le principe directeur qui l'anime : « La loi... »

---

(2) Cf. *Les Frères de Mowgli*, Livre de la Jungle.

C'est un mot qui revient souvent dans tous ces récits et surtout dans la bouche de Baloo, Hathi, Akela; c'est le mot essentiel : « La Loi. »

Il faut vivre sous une loi et respecter cette loi, autrement dit, il faut de l'ordre, de la discipline et de l'obéissance.

En réalité, l'expression de « Loi de la Jungle » signifie l'absence de toute loi, l'anarchie, le règne de la force et de la brutalité. C'est précisément tout le contraire de ce que décrit KIPLING; on a l'impression qu'il s'embarque sur un paradoxe.

Cette Loi, Baloo a comme mission essentielle de l'enseigner aux jeunes loups, tandis que Hathi la conserve et la fait respecter dans les circonstances graves : Il proclamera par exemple « la Trève de l'Eau » et quiconque se permettra de tuer dans les eaux de la Waingunga, sera alors puni de mort immédiatement. La raison en est (il y a toujours une raison à la Loi) que la soif passe avant la faim.

Voici quelques prescriptions, prises au hasard et laissant de côté la chanson de « La Loi de la Jungle ».

1° Ne pas tuer l'homme, bête faible si elle est seule, terrible en nombre; un meurtre entraîne la guerre;

2° Quand l'eau manque, tu ne tueras plus;

3° Si tu chasses sur le terrain d'autrui, demande la permission en lançant le cri de guerre de l'étranger;

4° De même que le meurtre appelle le meurtre, de même les coups méritent des coups; tu as mal agi, tu seras puni, car « chagrin seul n'est pas punition ». Mais la punition règle tous les comptes;

5° Pas de lâcheté : Tue ton semblable; mais ne tue pas

les jeunes, ni les éclopés, ni les vieux, uniquement tes pairs;

6° Obéis si tu es jeune, commande si tu es le chef;

7° Jeune, cherche à devenir le chef, vieux, meurs dignement;

8° Si la loi te pèse, retire-toi du clan; mais tu dois amener tes petits, dès qu'ils peuvent se tenir sur leurs pattes, au Rocher du Conseil;

9° Si un petit est en litige, deux membres du clan peuvent le racheter;

10° Au petit : Silence et médite.

Telle est la Loi de la Jungle — « qui est de beaucoup « la plus vieille du monde — et qui a prévu presque tous « les accidents qui peuvent arriver au Peuple de la Jun- « gle — et maintenant son code est aussi parfait qu'ont « pu le rendre le temps et la pratique ».

Il faut voir comment l'on respecte ces articles : Tigre, ours, buffles, sangliers vont ensemble à l'abreuvoir au moment de la grande sècheresse et y restent côte à côte, à tel point que Bagheera ne peut s'empêcher de murmurer : « N'était la Loi, cela ferait une très, très bonne « chasse. » Ce n'est qu'une boutade; la panthère la respectera, elle qui, au Rocher du Conseil, a su en rappeler un article, lui permettant de sauver Mowgli.

Et c'est parce qu'ils vivent sous cette forte discipline, avec des chefs énergiques, qu'ils prospèrent. Lorsque Akela le loup sera vieux, et que son autorité deviendra chancelante, le Clan des Loups perdra toute sa force et il s'écriera : « O ! Akela ! conduis-nous encore; nous en avons assez de vivre sans loi et nous voulons redevenir le

Peuple Libre »; curieuse alliance de termes, mais remarque si juste ! Pas de vrai liberté sans loi, sans le chef qui supplée à la loi quand celle-ci est incomplète.

Sans doute, il y a plus d'une fois gêne individuelle, car « la Loi est comme une liane géante : Elle tombe sur le « dos de chacun et nul ne lui échappe ». Cela peut déplaire parfois, mais considérez l'état d'un clan, d'un individu quand ils ne se soumettent pas à une loi ! Considérez les Bandar-Log ! Au contraire, voyez la puissance du plus petit clan de la Jungle, le Petit Peuple des Abeilles, soumis à une discipline très stricte : Tout le monde les craint.

Il convient donc, dans l'intérêt de tous et de chacun de respecter la Loi.

Quelle est l'essence de cette Loi ? Peu ou pas de sentiment; mais de l'énergie, de la volonté déployées pour la justice.

La panthère noire ne connaît que l'action; la minute des adieux n'est même pas celle des attendrissements; Mowgli sanglote, au moment de retourner chez les Hommes, mais Bagheera paraît « légère, robuste et terrible « comme toujours ». Sa patte droite encore rougie de sang, elle se contente de dire : « Souviens-toi que Ba- « gheera t'aimait. » Et elle s'enfuit. « Au pied de la col- « line, sa voix claire encore s'élève, lente dans l'éloigne- « ment : — Bonne chasse sur ta nouvelle piste, Maître « de la Jungle ! Souviens-toi que Bagheera t'aimait... »

Aucune sensiblerie, mais combien émouvant !

Si Baloo s'attendrit un instant : « O mon orgueil en- « tre toutes les petites grenouilles », pleure-t-il un instant, c'est une fois la victoire acquise et au prix de combien de blessures ! : Les Bandar-Log ont rendu leur proie.

Partout, toujours, l'appel à l'action, mais à la dignité aussi; tout se règle par la lutte dans la Jungle. Si la loi « défend le duel en vue du clan », elle permet de se battre librement; chaque récit comporte un ou deux combats et Mowgli avouera que « c'est un plaisir de tirer la « mort par la barbe »...

Cette Loi repose avant tout sur la Hiérarchie; c'est la pièce maîtresse dans l'armature idéologique de cette œuvre, essentiellement symbolique. Car toute action doit être organisée; on vit sur son clan et pour son clan. Il faut donc s'unir en collectivités puissantes pour parer à tout danger. Voilà une tribu redoutable qui commet un méfait : Les singes, les Chiens Rouges, les Hommes. Bagheera organise la coalition contre les premiers, Mowgli contre les autres. Nous retrouvons encore cet esprit de discipline et d'ordre et l'explication de cette contradiction apparente : Tout Peuple Libre doit avoir un Chef.

Dans quel sens faut-il diriger cette énergie ? Au service de la justice. Il ne s'agit nullement de charité; ce vocable est inconnu dans la Jungle et la mendicité est une honte; voyez l'estime dont jouit le Chacal. Mais il faut être juste car la loyauté constitue une des plus simples moyens de vivre en société.

Le combat est toujours loyal : Kaa méprise profondément les serpents venimeux qu'il traite de lâches.

Cette notion de justice se retrouve encore dans les « Maîtres-Mots » ou mots de passe, que l'on doit respecter par fidélité à la parole donnée. Quel exemple donné aux Hommes et à leur mépris, même des conventions écrites !

Telles sont donc les notes dominantes du message de KIPLING : Droit et Force.

Il est pourtant intéressant de noter les quelques modifications ou adaptations qu'apporta, à l'application de la Loi, le Maître de la Jungle, et cela corrobore parfaitement l'opinion que nous émettions dans le précédent chapitre, selon laquelle s'imposait une minutieuse étude du caractère de Mowgli, en raison de son influence personnelle. Dans une querelle entre ses frères, Baloo et Bagheera, Mowgli fera triompher son point de vue, ce qui fera dire à la panthère noire : « Voilà ce que c'est que d'avoir vécu « dans le clan des Hommes. Il y a maintenant dans la « Jungle quelque chose de plus que la Loi de la Jungle, « Baloo. » Le vieil ours ne répondit rien, mais il n'en pensait pas moins ([3]).

Une loi, si juste soit-elle, ne frappe les esprits qu'autant qu'on en voit les effets. KIPLING était trop bon romancier pour négliger ce détail. En définitive, quels sont ceux qui perdent la partie, dans la Jungle ?

— Les Bandar-Log mis en déroute par Kaa;

— Tabaqui qui sera un jour « délégué pour apprendre « sa science aux vautours »;

— Shere Khan dont la peau ornera le Rocher du Conseil;

— Les Dhôles « dont pas un ne retournera au Dekkan « porter la nouvelle de leur destruction ».

Or, tous ont mérité la défaite ou la mort car ils ont manqué à l'idéal de l'auteur.

Les Bandar-Log sont un peuple sans loi; ils n'ont pas de chef, pas de patrie, pas de langage et leur seul désir est

---

(3) Cf. *La Descente de la Jungle.*

que « Le Peuple de la Jungle fasse attention à eux ». « Bavardage, folie, vanité, vanité, folie, bavardage, voilà les singes. » On comprend aisément qu'ils n'aient pas été aimés par l'auteur qui critiquait peut-être ainsi certaine nation d'Europe.

Que de lâcheté chez Shere Khan, ce tigre boîteux qui réclame un bébé à dévorer, se complaît au milieu des flatteries des loups révoltés, des chacals qu'il nourrit de ses restes, mais qui pleurniche devant Mowgli et la Fleur Rouge !

Quant à Tabaqui-le-Lèche-Plat, obséquieux et réjoui du mal qu'il fait, il va raconter le plan de Shere Khan, son meilleur ami, à Frère Gris qui, en récompense lui brise les reins. « Menteur, flatteur et chacal ont été couvés « dans le même œuf. »

Il ne faudrait pas croire, d'après la lecture des articles de cette Loi et des châtiments qu'encourent ceux qui l'enfreignent, que la vie du Peuple de la Jungle soit triste et morose. Loin de là ! Si les animaux se soumettent à une discipline, les plaisirs et les jeux n'en sont pas exclus pour autant. Seulement, les hôtes de la Jungle sont des êtres simples, que la civilisation n'a pas frelatés; leurs joies sont liées aux menues occupations de la vie quotidienne, au déroulement des saisons: Ce sont des plaisirs « naturels ». C'est peut-être là une partie de la leçon enseignée aux hommes.

Le fait de boire à notre soif ne nous procure qu'une satisfaction mesurée; il n'en est pas de même dans la Jungle. « Dans les bonnes saisons, quand l'eau était abon- « dante, ceux qui descendaient à la Waingunga pour « boire le faisaient au péril de leur vie, et ce risque

« même entrait pour une grosse part dans l'attrait des « expéditions nocturnes. Se glisser jusqu'en bas si habi- « lement que pas une feuille ne bouge; avancer, de l'eau « jusqu'aux genoux, parmi les hauts-fonds dont le gron- « dement rapide couvre et emporte tous les bruits; boire « en regardant par-dessus son épaule, chaque muscle « bandé prêt au premier bond désespéré de terreur ai- « guë; se rouler sur la berge sablonneuse et revenir, mu- « seau humide et ventre arrondi, à la harde qui vous ad- « mire. Tout cela, pour les jeunes daims aux cornes lui- « santes, était un délice, justement parce qu'à chaque mi- « nute, ils le savaient, Bagheera ou Shere Khan pou- « vaient sauter sur eux et les terrasser... » (4).

De même, pour les « Mangeurs de chair », la poursuite du gibier constitue un véritable « sport », une source de joies exaltantes, du fait des poursuites acharnées qu'elle implique et des chansons dont les habitants de la Jungle l'agrémentent. « Bagheera baissa la tête pour « donner au son toute sa portée et poussa un long, long « bonne chasse », un appel de minuit en plein jour... « On l'entendit rouler, monter et retomber et s'éteindre « en une sorte de plainte à faire froid dans le dos. Alors « Frère Gris lança le Ya-la-hi ! Ya-la-ha ! l'appel de la « chasse au chevreuil lorsque le clan court le Nilghaï, la « grosse vache bleue et cela semblait s'élever des confins « de la terre, se rapprochait..., se rapprochait pour finir « en un cri déchirant coupé net; puis, tous à la fois, en- « tonnèrent la magnifique « Chanson du matin dans la « Jungle », sans omettre une des variations, des fioritu-

(4) Cf. *Comment vint la crainte*, Second Livre.

« res et des notes d'agrément que sait moduler la voix « bien timbrée d'un vrai loup du Clan... » (5).

A ces plaisirs presque journaliers, s'en ajoutent d'autres, plus intenses et plus vifs, à chaque renouveau de la nature : « — Découvrir le premier œil de Printemps « enfoui sous les herbes et la première bande de ces nuages printaniers qui ne ressemblent à rien autre dans la « Jungle; — Faire entendre sa voix dans toutes sortes « d'endroits humides, pleins de fleurs et de clartés « d'étoiles, renforçant le chorus des grosses grenouilles « ou moquant les petites chouettes qui huent dans les « nuits blanches, parcourir, pour l'unique joie de fendre l'air tiède, trente, quarante, cinquante milles entre « le crépuscule et l'étoile du matin et revenir, essoufflé, « riant, couronné de fleurs étranges; — Jouir de ces admirables nuits blanches, comme ils les appellent, où « toutes les verdures semblent avoir pris un mois de « croissance depuis le matin; où, telle branche qui portait des feuilles jaunes le jour précédent, laisse couler « la sève quand on la casse; où les mousses épaisses et « chaudes frisent sous le pas; où l'herbe jeune ne coupe « pas encore; où toutes les voix de la Jungle grondent « comme une corde basse de harpe qu'aurait touchée la « lune, la pleine lune du Nouveau Parler. »

Les habitants de la Jungle sont très affairés au Printemps et « l'on peut les entendre grogner, crier, siffler, « selon leur espèce; leur voix à cette époque diffère de « celle qu'ils ont aux autres moments de l'année et c'est « pourquoi on appelle le Printemps le Temps du Nouveau Parler... » (6).

---

(5) Cf. *La Descente de la Jungle.*

(6) Cf. *La Course de Printemps,* Second Livre.

Ce n'est pas pure imagination de l'auteur que d'accorder un langage aux animaux; des expériences dignes de foi, postérieures à KIPLING, ont montré la véracité de ces allégations. Si nous ne le percevons pas, c'est que « le « diapason de leur voix vibre au-dessous des sons les plus « bas que, sans habitude, un être humain puisse entendre. A l'autre extrémité de la gamme, c'est le cri aigu « de Mang la chauve-souris, que beaucoup de gens ne « peuvent percevoir; de là part l'échelle des sons qui « servent de langage à tous les oiseaux, chauve-souris ou « insectes » (7). Tous les intervalles de sons et d'ultra-sons, tous les transports d'odeurs, toutes les vibrations de senteurs parcourent l'atmosphère. Le grand silence de la Jungle est peuplé du bruit des passions; il sert de véhicule aux messages d'amour, aux serments, aux défis... Tous ces moyens de communications nous demeurent inconnus pour la plupart et pourtant ils existent puisque nous assistons à la transmission des nouvelles, à l'exactitude de l'heure des rendez-vous, à la précision de leur emplacement...

Tristes ou triomphales, les chansons de la Jungle emplissent l'air de la nuit et de l'aube. Ces cris, incompréhensibles à l'homme, sont le langage énergique des bois, des collines, des monts, des rivières, langage de peur, mais surtout de haine, de faim, de joie — expression des instincts primordiaux — langage qui se complique à mesure que se raffinent les âmes, qui ne représente plus seulement ce que nous appelons « l'instinct », (par mépris ou ignorance), mais langage cons-

(7) Cf. *La Descente de la Jungle.*

cient, qui est nuancé comme l'intelligence ou la personnalité.

Ces chansons consistent dans ces quelques vers qui commencent ou finissent le conte, ou ces strophes qui résument l'idée essentielle, psalmodiées par l'un des habitants de la Jungle. Il n'est pas d'animal important qui n'ait son poème.

« Frère, regarde ta queue qui pend
Le peuple singe est étonnant... » ([8])

Critique ironique de la vanité, de l'incohérence des singes.

« Ceux-là furent mes amis dans les nuits de leur jeunesse;
Lors, mon sifflet vient sonner le terme de leur [prouesse... » ([9]).]

La lugubre chanson de Chil.

« Si vite pourquoi donc courir ?
Frère, à mon trou je vais mourir... » ([10]).

Akela : Leçon de dignité devant la mort.

Il est d'autres chansons qui rythment l'activité de la journée :

« Nous entendez-vous ? Bon sommeil à tous
Qui gardez la Loi de la Jungle ! » ([11]).

Leçon de discipline, de respect aux commandements.

---

(8) Cf. *La chasse de Kaa,* Chant de route des Bandar-Log.

(9) Cf. *Chien Rouge,* Chanson de Chil.

(10) Cf. *Au Tigre,* Chanson d'Akela, Livre de la Jungle.

(11) Cf. *La Descente de la Jungle,* Chanson du matin dans la Jungle.

« C'est l'heure du soir, orgueil et pouvoir
A la serre, le croc et l'ongle.
Nous entendez-vous ? Bonne chasse à tous
Qui gardez la Loi de la Jungle ! » ([12]).

Exaltation de l'action...

Puis voici l'hymne radieux de triomphe et de vie, dansé par Mowgli sur la peau du Tigre :

« L'eau tombe de mes yeux et pourtant je ris... Pour-
[quoi ? » ([13])]

Délicate expression de la lutte intérieure de Mowgli.

Mais il est trois chansons qui nous intéressent particulièrement. La première est intitulée « Maximes de Baloo » ([14]).

« A l'éclat de la robe, on connaît la force du chasseur. »

Leçon de tenue.

« La Jungle est grande et le jeune, petit; il doit se taire et méditer. »

Enseignement d'humilité.

Il en est une autre, plus philosophique ([15]) :

« Comme la Liane autour du tronc, la Loi passe derrière
[et devant;]
Car la force du clan c'est le Loup, et la force du Loup
[c'est le clan. »]

Apologie de la Société.

---

(12) Cf. *Les Frères de Mowgli,* Chanson de nuit dans la Jungle.

(13) Cf. *Au Tigre,* Chanson de Mowgli, « telle qu'il la chante au Rocher du Conseil, lorsqu'il danse sur la peau de Shere Khan ».

(14) Cf. *Chasse de Kaa.*

(15) Cf. *Comment vint la crainte,* La loi de la Jungle, Second Livre.

« A cause de son âge et sa ruse, à cause de sa griffe et son [poids,]
En tout ce que la Loi ne dit point, la parole du Chef est [la Loi... »]

« Tête, sabot, hanche et bosse, La Loi
C'est toujours obéir... »

Voilà le mot essentiel de KIPLING.

La dernière chanson, qui clôture le Second Livre de la Jungle, contient les ultimes conseils de Baloo, Kaa, Bagheera à leur jeune ami ([16]).

Baloo dit :

« Pour ton vieux Baloo, garde comme
La Loi de la Jungle, ta Loi d'Homme
Claire ou trouble, du jour ou d'hier... »

Kaa le prudent, ajoute :

« La colère est l'œuf de la Peur...
Courtoisie escorte vigueur...
Garde flanc net et bouche close... »

Bagheera insiste tout particulièrement :

« Je fus en cage et me souviens
De l'Homme et des façons des tiens.
Crains ta race ! »

Et tous trois se séparent de celui qui les a unis, leur petite grenouille, par ce cri admirable, le dernier du Livre :

« Par ton nouveau sentier, le leur...
Faveur de Jungle, va devant ! »

---

(16) Cf. *La course de Printemps*, « Ceci est la chanson que Mowgli entendit derrière lui dans la Jungle avant d'arriver de nouveau à la porte de Messua... », Second Livre.

Va devant ! C'est le grand devoir d'action après celui de soumission à la Loi.

Telle nous a paru être la vie du Peuple de la Jungle... Est-ce à dire, que Kipling n'ait pas omis certains aspects de l'activité des bêtes ?

Il est vrai, par exemple, qu'il n'a pas effleuré le sujet de l'amour. Mais, rappelons-nous qu'il n'a pas écrit pour des hommes d'âge mûr (« mais ceci est une histoire pour les grandes personnes » ([17]), dit-il, en s'excusant de ne pas nous faire connaître les péripéties du mariage de Mowgli).

Cette omission paraît donc volontaire; elle est d'ailleurs très habilement tournée dans le dernier conte, peinture mystérieuse, mais cependant dévoilée par certains mots, de l'amour renaissant chez les animaux en même temps que les jeunes feuilles ([18]). Mais Mowgli lui-même n'a que dix-sept ans et l'auteur n'a mis dans la Jungle que des célibataires endurcis : Kaa, Baloo, Bagheera...

---

(17) Cf. *Au Tigre,* Livre de la Jungle.

(18) Cf. *La Course de Printemps,* Second Livre.

CHAPITRE VI

Les Voisins et les Ennemis du Peuple de la Jungle : Les Hommes

« L'homme a vraiment de la chance
« qu'il n'y ait pas sur terre des êtres
« plus puissants que lui, pour juger
« ses actes et le punir, en le consom-
« mant comme nourriture habituelle
« ou en portant sa peau. »

Francis DICKIE.

Le décor de la Jungle eût été incomplet si ne s'étaient profilés sur la toile de fond, quelques figurants du clan des Hommes.

Certes, ils passent rapidement, silhouettes confuses ou estompées, personnages anecdotiques; mais une œuvre qui a pour objet l'animal sauvage sous ses multiples formes, ne pouvait négliger ces frères prétendus « supérieurs », ne serait-ce que pour le mal qu'ils engendrent.

De plus, ne sont-ils pas un peu de la Jungle, du fait de la proximité de leurs villages ?

Plus que naturelle, leur présence est nécessaire. Du

contraste permanent entre leur vie, leurs mœurs, et celles des acteurs principaux, de leurs luttes continuelles, l'auteur tire d'accablantes comparaisons, partant d'utiles enseignements.

Mais il convient de souligner que l'homme est ici un intrus, relégué à la périphérie de l'intrigue; il ne paraît que rarement en scène; parfois, il n'y paraît même pas, car la renommée de ses méfaits suffit à défrayer la chronique de la Jungle.

Aussi d'après la rareté des éléments fournis par KIPLING, paraît-il assez malaisé de reconstituer le caractère ethnique de cette population: « le Grand Pied et le Petit Pied, le Gond... » est-il seulement écrit quelque part (1). Si minimes qu'ils soient, ces renseignements ont pourtant leur valeur.

A la fin du XIX[e] siècle, on représentait les origines indiennes comme le triomphe de la civilisation aryenne sur des peuples barbares, les Dravidiens, qui auraient été refoulés vers le sud de la Péninsule. Les descendants de ces derniers se caractérisent par leur petite taille (1 m. 50-55), leur dolichocéphalie, leur nez aplati, leur chevelure bouclée sans jamais devenir laineuse, leur teint foncé, la faible proportion de poils sur leur visage et leurs membres. Quant aux Aryens, ils sont de taille plus élevée, de teint plus clair, dolichocéphales aussi, mais à nez droit.

Aujourd'hui, on entrevoit d'autres éléments ethniques que les Dravidiens : Les Négritos, les Moundas, de taille

---

(1) *L'Ankus du Roi.*

encore plus réduite, que l'on qualifie pompeusement du terme de « Pré-Dravidiens ».

Les Dravidiens ne seraient donc plus des aborigènes, mais des immigrants, de vieille date il est vrai, parfaitement adaptés au climat de l'Inde. Ils seraient arrivés 2.000 ans avant J.-C. soit par mer, soit par la terre ferme (par l'Afghanistan). En outre, de la couleur sombre de leur peau, on conclut à de nombreux points de ressemblance avec les peuples méditerranéens; il existerait donc entre eux une ancienne relation, due probablement à une origine commune.

Le plateau des Provinces Centrales est donc le domaine des Dravidiens, mêlés depuis longtemps aux Moundas et aux Négritos. Ce ne sont nullement une race en décadence : Prolifiques, travailleurs, groupés en villages, habitués depuis longtemps au climat tropical, ils constituent de grands défricheurs de Jungle. Ce sont « les Grands Pieds ».

Quant aux Gonds, dont fait état KIPLING, ils apparaissent sous les traits de solides montagnards malgré leur taille exiguë, issus des Pré-Dravidiens, auquel s'est infusé du sang Dravidien : De là provient leur nez aplati. Ils combinent la chasse et la récolte des produits de la Jungle à une culture qui ne dépasse pas d'habitude celle de l'écobuage; ils vivent en forêt. Ce sont les « Petits Pieds » qui aiment à « se tenir sur une jambe, leur arc « à la main, deux ou trois flèches empoisonnées passées « dans la touffe de cheveux qui couronne leur crâne ». Tels se montrent « les propriétaires aborigènes du sol, « ces petits chasseurs avisés à peau très noire qui vivent

« en pleine Jungle et dont les aïeux descendent de la « plus ancienne race de l'Inde » (2).

Dans le cadre des choses de la Jungle, le premier groupe nous intéresse presque exclusivement, puisqu'il fournit les habitants du clan des Hommes, et nous serons obligés d'en porter un jugement assez subjectif car — à une exception près (3) — « les bêtes ne fréquentent que « rarement les endroits que les hommes occupent et ont « occupé; il arrive bien au sanglier de le faire, jamais « aux tribus qui chassent ».

Les villages des hommes ne sont qu'une réunion de misérables huttes, groupées autour d'une « unique rue ». Le chaume et le pisé en constituent les principaux matériaux.

Quant aux intérieurs, ils se composent le plus souvent « d'un lit laqué de rouge, d'un large récipient à grains « en terre cuite orné de curieux dessins en relief, d'une « demi-douzaine de casseroles en cuivre, de l'image d'un « dieu hindou et sur le mur, d'un vrai miroir tel qu'il « s'en trouve pour huit sous dans les foires de campa- « gne » (4). L'atmosphère en est forcément épaisse, ce qui fera dire à Mowgli : « A cette même heure, dans le « clan des Hommes, si je m'en souviens bien, ils s'éten- « dent sur des morceaux de bois dur, dans des trappes « de boue et, après s'être soigneusement barricadés con- « tre l'air pur, tirent une étoffe sale par-dessus leur

---

(2) Cf. *La Descente de la Jungle*.

(3) Cf. *Au Tigre*, durant les trois mois que Mowgli passa dans le clan des Hommes.

(4) Cf. *Au Tigre*, Livre de la Jungle.

« lourde tête et chantent de vilaines chansons par le « nez... Il fait meilleur dans la Jungle... » (5).

Un habitat aussi rudimentaire ne peut que s'allier à une nourriture des plus simples; ce sont le plus souvent « quelques grossiers gâteaux qui sentent la fumée, un « peu de riz, des conserves de tamarin acides... »; mais « à l'aide de sarrasin et de maïs, de riz et de poivre « rouge, de petits poissons pêchés au torrent de la vallée, « de miel tiré des ruches, à l'aide d'abricots secs, de sa- « fran, de gingembre sauvage et de farine d'avoine, une « indigène peut cuisiner de bonnes choses... »

Toutes ces ressources proviennent, on s'en rend compte, des cultures locales qui donnent à la belle saison un aspect si particulier aux environs des villages : « Le vert « unique et merveilleux du jeune riz en herbe; les tons « indigo du maïs, les carrés de sarrasin semblables à des « pièces d'eau; et, dans sa saison, la fleur rouge de l'ama- « rante dont la minuscule semence, ni graine, ni légume, « constitue une nourriture que tout Hindou, en temps de « jeûne, peut légitimement absorber. Et, au déclin de « l'année, le toit de chaque hutte devient un petit carré « de l'or le plus pur, car c'est là qu'on met à sécher les « balles de blé. »

En effet, la société indienne est restée essentiellement rurale (6). Mais la rigueur du climat des Provinces Centrales implique la nécessité impérieuse d'irriguer : Soit à l'aide de puits, de canaux ou de « tanks » (réservoirs).

---

(5) Cf. *L'Ankus du Roi.*

(6) Sur 1.000 habitants, 730 vivent de la culture (recensement de 1921). 33 % des terres sont seulement cultivées; 24 % pas cultivables; 23 % cultivables, non labourées; 7 % en jachère; 13 % en forêt.

A l'encontre de ce qu'on pourrait croire, le blé n'est, en général, par rapport aux cultures d'été, qu'une culture de complément, moins soignée, de rendement médiocre et aléatoire. Aussi les Hindous vivent surtout non de blé ou de riz, mais de céréales plus grossières et de légumineuses : Le jowar ou sorgho, le bajra ou ragi : les plus fréquents des millets.

Dans cette région, la culture du coton réussit admirablement car il s'y trouve une alternance convenable de pluies et de sécheresse; mais la pauvreté force les paysans à planter des cotons à courtes fibres qui ne fournissent que de grossières étoffes.

De plus, l'indigène s'intéresse à une multitude de plantes oléagineuses : Sésame, moutarde, précieuses pour l'alimentation d'une population végétarienne et de son bétail.

Car l'Hindou des Provinces centrales, non content d'être défricheur, se révèle aussi pasteur. C'est là autant le résultat d'une coutume ancestrale que d'une nécessité impérieuse inhérente à un genre de vie peu évolué : Tous les peuples encore près de la nature — nos lointains ancêtres n'échappèrent pas à cette loi — allient une culture rudimentaire à un élevage extensif; Caïn et Abel n'en ont-ils pas été les premiers exemples ?

Le cheptel indien est considérable mais misérable. Le bétail vit dans les jachères, les landes; mal soigné, il se compose de bêtes très rustiques qui dépérissent à la saison sèche et que déciment les famines.

Les bovidés en constituent la majeure partie : Zébu, buffle. Tout paysan a une ou deux vaches : C'est là sa fortune. La famine ne le ruine que si elle les fait périr ou l'oblige à les vendre, lui enlevant ainsi tout moyen de

reprendre son travail. Chaque agglomération compte aussi trois ou quatre « bidets ».

« Selon la coutume de la plupart des villages hindous « ce sont de jeunes pâtres qui emmènent le bétail et les « buffles, de bonne heure le matin, et les ramènent, à la « nuit tombante; et les mêmes bestiaux qui fouleraient « à mort un homme blanc, se laissent battre, bousculer « et ahurir par des enfants dont la tête arrive à peine à « la hauteur de leur museau. La garde des troupeaux « dans l'Inde est un des métiers les plus paresseux du « monde. Le bétail change de place et broute, puis se « couche et change de place encore, sans mugir presque « jamais; il grogne seulement. Quant aux buffles, ils di- « sent rarement quelque chose, mais entrent l'un après « l'autre dans les mares bourbeuses, s'enfoncent dans la « boue jusqu'à ce que leur mufle et leurs grands yeux « bleus faïence se montrent seuls à la surface, et là, ils « restent immobiles comme des blocs. Tantôt les petits « bergers dorment et se réveillent et se rendorment, et « tressent de petits paniers d'herbe sèche et y mettent « des sauterelles, ou attrapent deux mantes religieuses « pour les faire lutter; tantôt ils chantent de longues, « longues chansons avec de bizarres trilles indigènes à « la chute des phrases, et le jour leur semble plus long « qu'à la plupart des hommes la vie entière. Puis, le soir « vient, les enfants rassemblent les bêtes en criant, les « buffles s'arrachent de la boue gluante avec un bruit « semblable à des coups de fusil partant l'un après l'au- « tre, et tous prennent la file, à travers la plaine grise, « pour retourner vers les lumières qui scintillent là-bas « au village... » (7).

(7) Cf. *Au Tigre.*

Ces deux ressources, « labourage et pâturage », suffisent à la vie de cette société humaine où l'on retrouve, malgré l'infériorité de sa condition, quelques notions d'organisation.

Durant son séjour au Clan des Hommes, Mowgli ne put jamais comprendre la différence qu'établit la caste entre un homme et un autre. « Quand l'âne du potier glis-
« sait dans l'argile, Mowgli le hissait dehors par la queue
« et il aidait à empiler les pots lorsqu'ils partaient pour
« le marché de Khaniwara; or, le potier est de basse
« caste, et son âne pis encore ! »

De même, il n'eût jamais de respect pour le prêtre, « gros hindou vêtu de blanc avec une marque rouge et « jaune sur le front ».

Et ce sont ces impertinences qui lui valurent l'emploi de berger; « chargé d'un service public, Mowgli eut alors
« le droit d'aller grossir le cercle de gens qui se réunis-
« saient quotidiennement sur une plate-forme en maçon-
« nerie à l'ombre d'un grand figuier. C'était le club du
« village, et le chef, le veilleur et le barbier qui savait
« tous les potins de l'endroit, et le vieux Buldeo, le chas-
« seur du lieu qui possédait un mousquet, s'assemblaient
« et fumaient là. Les singes bavardaient, perchés sur les
« branches hautes et il y avait sous la plate-forme, un
« trou, demeure d'un cobra, auquel on servait une pe-
« tite jatte de lait tous les soirs parce qu'il était sacré; et
« les vieillards assis autour de l'arbre, causaient et aspi-
« raient leurs gros houkas très avant dans la nuit. Ils ra-
« contaient d'étonnantes histoires de dieux, d'hommes et
« de fantômes; mais la plupart portaient sur les ani-

« maux car, pour ces villageois, la Jungle était toujours « à leur porte » ([8]).

Ces colloques, le plus souvent fantaisistes, irritent profondément tous ceux qui ont vécu la vie enivrante des sous-bois : « Les hommes ne sont que des Hommes ! Et « leur bavardage est comme le babil des grenouilles dans « la mare. Bavardage ! Des mots et encore des mots ! « Les Hommes sont frères des Bandar-Lor ! D'abord, il « leur faut de l'eau pour se laver la bouche, ensuite de « la fumée à souffler et, quand ils ont fini avec cela, ils « ont encore leur histoire à raconter. »

Pire qu'inconséquents, « ces bêcheurs bruns, tout nus, « sans poils ni crocs », sont cupides et sanguinaires : « Il faut que les Hommes soient toujours à tendre des « trappes aux autres, ou bien ils ne seraient pas contents. « Du sang, toujours du sang quand on approche le Clan « des Hommes ou seulement leur ouvrage »; et cela, « pour cette chose brune qui passe de main en main et « ne se réchauffe jamais ».

Cette haine du Peuple de la Jungle s'allie même à une certaine commisération : « Ces hommes n'en sont pas « moins des enfants et un enfant se noierait pour mordre « un rayon de Lune... »; ce qui corrobore pleinement le vieux dicton de la Jungle :

« Les quatre qui jamais n'ont été remplis depuis la « première rosée, on les nomme :
« Gueule de Jacala, gésier de Milan, mains de Singe, œil [d'Homme. »]

Ainsi, les Hommes ont beau « tirer chaque soir aux « portes du village, un gros buisson épineux », ils n'en

(8) Cf. *Au Tigre*, Livre de la Jungle.

sont pas pour cela à l'abri des jugements et des entreprises du Peuple de la Jungle !

Dans une étude qui exalte la vie et la nature animales, il était normal — pour une fois, les rôles sont renversés — que nos frères inférieurs bénéficient de toute la sympathie.

Est-ce à tort ? Est-ce à raison ?

Les chapitres précédents nous ont révélé, sous des dehors trompeurs, de l'ordre, de la sympathie, de la tendresse, du dévouement, de l'humour enfin... « pour ce « que le rire n'est plus le propre de l'homme ».

De plus, sans vouloir abonder dans le sens de la thèse du « bon sauvage », reconnaissons humblement le bienfondé de certaines critiques portées à la vie civilisée.... et hâtons-nous de demander à ces multiples sociétés animales — où le « Dernier des Mondes » essaie de sauvegarder la vraie vie — oui, tant qu'il est encore temps, hâtons-nous de leur demander le secret de leur sauvage et énergique jeunesse !

CHAPITRE VII

Le Père du " Peuple de la Jungle "

« A Rudyard KIPLING, qui a tant fait
« pour inspirer à notre jeunesse l'es-
« prit dont elle a besoin, je dis ma
« gratitude pour la permission qu'il
« m'a donnée de citer dans mon texte
« son inimitable Livre de la Jungle. »

BADEN-POWEL (1).

Nous nous sommes déjà défendus, dans des lignes précédentes, d'avoir cédé à quelque snobisme en choisissant pour cadre de ce travail une œuvre d'Outre-Manche. Nous ne nous appesantirons pas sur ce sujet..., espérant que le lecteur bienveillant qui arrivera à ces ultimes pages aura su exhumer de son cœur de jeunesse qu'il croyait perdu, les sentiments qui l'ont un jour lié à son presque frère : Mowgli.

KIPLING n'a-t-il pas d'ailleurs été plus longtemps apprécié en France qu'en Angleterre ? (2).

(1) BADEN-POWEL, épigraphe de « Wolf-cub's handbook ».

(2) Il y a ainsi des écrivains anglais « d'exportation » qui bénéficient parfois en France d'un engouement extraordinaire; de nos jours, cf. MORGAN.

Pourtant, les « *Livres de la Jungle* » restent une œuvre spécifiquement anglaise ! L'épigraphe du livre de BADEN-POWEL reproduite ci-dessus ne traduit-elle pas la considération et l'hommage du peuple britannique ?

Car, il faut bien le dire, au temps de la Reine VICTORIA, de cette Reine qui présida à l'épanouissement du vaste empire colonial, KIPLING symbolisait parfaitement « l'Anglais », d'une façon simple mais énergique : Fervent de l'ordre, appuyé sur les traditions d'action et de loyauté.

KIPLING a su exalter les qualités de sa nation : Sa justice, son énergie, son goût de l'ordre et de la hiérarchie. Messua, la mère présumée de Mowgli, ne dit-elle pas : « Kanhiwara est à trente milles d'ici, mais à Kaniwara « nous pouvons trouver les Anglais. Ce sont des blancs « et on prétend qu'ils gouvernent tout le pays et qu'ils « ne souffrent pas qu'on s'entrebrûle ni qu'on se batte « les uns les autres sans témoins. Si nous pouvons par- « venir là cette nuit, nous vivrons. Autrement, il nous « faut mourir » ([3]).

Les acteurs des « *Livres de la Jungle* » sont eux-mêmes anglais jusqu'au bout de leurs griffes.

Ne prônent-ils pas le respect de la Hiérarchie ? La Grande Loi que transgresse le Tigre en temps de sécheresse, n'est peut-être pas, au fond, celle de l'ensemble des nations au-dessus des nationalités, mais celle de l'Empire britannique, réalité supérieure à celle des clans et des états qui le composent.... ([4]).

---

(3) *La Descente de la Jungle.*

(4) Cf. *Comment vint la crainte*, Second Livre.

Les grands amis de l'auteur, Kaa, Bagheera, n'allient-ils pas le culte de la force à la pratique de la ruse ?

Hathi, n'est-ce pas le sang-froid ? Baloo, Kaa, Bagheera ne symbolisent-ils pas le bon sens ?

Ne découvre-t-on pas, par ailleurs, ce savoir-faire qui consiste à utiliser la force d'autrui, même sans qu'il s'en doute ? Pour vous en convaincre, relisez la façon dont les Dhôles furent en partie exterminés par le « Petit Peuple des Abeilles » ([5]) — ou bien intéressez-vous de plus près à la formation de la colonne qui va détruire le village des Hommes ([6]).

Telles sont peut-être, pour nous Latins, les raisons de l'attrait des « *Livres de la Jungle* ». La Fontaine n'avait étudié que des individus, des individus français, plus indépendants, plus frondeurs, et sans doute plus altruistes: ici, c'est une société qui se dévoile à nos yeux, c'est un empire : C'est l'Empire Britannique.

La portée de l'œuvre de Kipling a d'ailleurs débordé le plan national. L'organisation du mouvement des Louveteaux, qui trouvent en l'histoire de Mowgli une base pour l'édification de leur idéal, n'est-elle pas universelle ? Ils s'engagent à respecter la « Loi de la Meute » qui comprend deux articles fondamentaux:

— Un Louveteau écoute le vieux Loup;
— Un Louveteau ne s'écoute jamais.

Leur premier exercice consiste dans la reconstitution de la scène du Rocher du Conseil; puis ils s'exercent à la danse de Kaa, de Bagheera, ils apprennent à haïr Taba-

---

(5) Cf. *Chien Rouge*, Second Livre.

(6) Cf. *La Descente de la Jungle*,

qui, rampant et sournois, Shere Khan lâche et brutal, les abjects singes. Mais ils aiment Bagheera, Baloo, surtout Akela; l'idéal à atteindre, c'est Mowgli : La force mesurée, la main adroite au service de l'intelligence, l'intrépidité juvénile régie par l'expérience.

Les « *Livres de la Jungle* » ont encore une portée plus générale. La peinture brutale de la vie animale donne une éloquente leçon aux Hommes, par la force, la grandeur, l'éclat qu'elle revêt loin de toute contrainte humaine. Le python, l'ours, l'éléphant, le tigre, les singes de la Jungle ignorent l'avilissement de la bête en cage ! Seule, Bagheera sait ! Et KIPLING aussi (peut-être inconsciemment), qui défend la liberté animale par l'élan même de ses œuvres et l'enthousiasme de ses personnages, qui ne peuvent approcher des maisons sans étouffer.

Voilà les échos, qu'ont éveillé en ce XIX[e] siècle finissant, « *Les Livres de la Jungle* ». Pour avoir été si larges et si sonores, ils devaient émaner d'un fondement solide et sûr.

Eh bien ! — malgré les preuves que nous avons accumulées dans des chapitres précédents touchant le cadre géographique réel de la Jungle, la possibilité d'adoption d'enfant par des animaux, etc... — malgré tout notre penchant pour les ouvrages de KIPLING — nous ne trouvons pour qualifier « *Les Livres de la Jungle* », que le terme de « vraisemblables », et nous écartons celui de « véridiques »... en refusant même le concours que nous pourrait apporter le fameux vers de BOILEAU ([7]).

(7) « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ». Art. Poétique, chant III.

Oui ! Les « *Livres de la Jungle* » ne sont qu'un exercice « vraisemblable »; ils constituent une œuvre, ou plutôt, un chef-d'œuvre d'anthropomorphisme ! Mais c'est tout de même de l'anthropomorphisme !

Continuatrice d'une tradition qui date de l'antiquité, l'Ecole anthropomorphique prend à l'époque de DARWIN une ampleur considérable. Si le Moyen-Age raille les hommes à travers les animaux, si LA FONTAINE utilise le domaine aimable de la fable pour peindre l'humanité, il n'y a là qu'œuvre légère de zoologiste.

Le XIX[e] siècle se devait d'engendrer des œuvres vraiment scientifiques : « *L'Expression des Emotions* », de DARWIN, « *L'Intelligence chez les animaux* » introduisent dans les mœurs l'étude de la psychologie animale comparée à l'intelligence humaine. L'analogie des sentiments entre hommes et animaux ressort d'une série d'anecdotes et non d'une théorie une et contrôlée; on découvre ainsi de l'amour, de la colère, de la peur chez nos frères inférieurs. Jack LONDON en a donné une nouvelle adaptation: Le chien, le loup, le castor jouent le jeu de la comédie humaine; l'homme y apparaît plus ou moins sans que les acteurs immédiats soient directement étudiés en soi, pour soi.

Le miracle est que KIPLING ait su conserver la vraisemblance, créer l'impression de la réalité, grâce à un mélange d'observation directe, de romanesque, de respect des préjugés traditionnels — mais surtout grâce à son talent —.

Ces contes coulent si aisément, mélodieusement enveloppés par les mots, qu'on se surprend à ne pas en remarquer la facilité. Rien ne choque. L'histoire débute classi-

quement par une intrigue attachante qui va rebondir en péripéties attrayantes et se terminer sur un dénouement agréable, parfois inattendu, toujours court à la façon anglaise. Le mouvement, le tumulte se retrouvent à toutes les pages. Les personnages ont leur nom spécial, tiré du folklore hindou, et agissant suivant un caractère net et différencié.

L'humour britannique ne perd pas ses droits; témoin, ce curieux développement : « Or, le chacal n'avait parlé « que pour être entendu, car il savait que la flatterie « était le meilleur moyen de se faire donner à manger, « et le Mugger savait que le chacal avait parlé dans ce « but et le chacal savait que le Mugger savait, et le Mug- « ger savait que le chacal savait que le Mugger savait; et « de cette façon, ils étaient tous deux contents » ([8]).

Les images picturales abondent : Ainsi, Bagheera tombant au milieu des loups assemblés au Rocher du Conseil, Shere Khan masquant la lune à l'entrée de la caverne de Père Loup, la dernière vision de Mowgli quittant le cobra blanc qu'il laisse « frappant furieusement de ses crocs « désarmés les faces d'or indifférentes des dieux couchés « sur le sol, et sifflant : C'est la mort... ».

Dans chacun de ces contes, sous chacun de leurs mots, on découvre des métaphores, des comparaisons abrégées qui vous étreignent et vous font palpiter. Ne sommes-nous pas dans le domaine de la poésie ?

Il existe aussi des comparaisons plus étendues : « Les « buffles tourbillonnant jusqu'au fond du ravin comme « des galets en temps de crue »; « Mowgli n'atteint pas « à cette délicatesse d'un nez de Jungle, aussi fine qu'une

---

(6) *Les Croque-Morts.*

« détente de gachette à un cheveu près »; « Mère Louve « dont les yeux semblent deux lunes vertes dans les té- « nèbres ».

Le sentiment épique n'est pas lui-même absent, tressant à travers toutes les intrigues une fresque vigoureuse: Que ce soit le récit de la création de la Jungle, la discussion émouvante entre Hathi et Mowgli avant la Descente de la Jungle (« Lâche la Jungle, Hathi ! »), ou la suite des différents combats. Mais ici les acteurs luttent non un contre un, comme dans notre « *Roman de Renart* », mais en masse : Quatre preux chevaliers contre les singes — toute la Jungle, Hathi en tête, contre le village des Hommes — loups et abeilles contre les Dhôles.

Il resterait beaucoup, ou plutôt, il resterait encore trop à dire pour mettre en relief la valeur des personnages de KIPLING. Aussi, nous paraît-il plus raisonnable et plus sûr de laisser au lecteur le soin de compléter, selon ses goûts personnels, l'ébauche que nous en avons faite.

Car cette valeur est indéniable ! Même située dans un cadre anthropomorphique, n'a-t-elle pas conservé à l'œuvre tant de charme et de suavité ? Ne lui a-t-elle pas assuré le succès et la pérennité ?

Evidemment, « *Les Livres de la Jungle* » ne sauraient intéresser ceux qui se penchent sur les animaux pour arriver à une connaissance plus profonde de l'homme — qui étudient les possibilités et les développements de l'instinct, afin de deviner la nature de notre « moi ».

De même, seraient déçus ceux qui se plaisent à situer chaque bête dans l'ordre de la création — qui se passion-

nent pour les récits exacts des mœurs de certains animaux.

Il y a, dans les « *Livres de la Jungle* », trop de romanesque !

Mais, ceux-là seront pleinement satisfaits de lire et de relire l'œuvre de KIPLING, — que ne pousse nullement le désir de surprendre les secrets de l'homme, de la vie, ou de l'évolution, — qui aiment les animaux, sont heureux de les voir vivre. Ce qu'ils cherchent, en lisant les livres qui parlent des bêtes, ces lecteurs dont nous sommes, ne serait-ce pas la nostalgie d'une sorte de « paradis perdu » ? Le temps où les bêtes et les hommes se comprenaient a laissé dans le monde une grande absence. Maintenant, la haine, la violence, la servitude, le meurtre ont remplacé cette compréhension et cet amour, si bien symbolisés jadis dans les accents ineffables de saint François d'Assise.

C'est ce souvenir, cette notion qui tend à s'effacer, qui sont la cause de l'intérêt que nous portons aux récits où l'on raconte simplement que des hommes et des animaux sont encore (ou à nouveau) capables de s'aimer et de s'estimer.

Si nous gardons jalousement, profondément enfoui dans l'ombre de notre adolescence, une indéfectible amitié à Mowgli, le Petit d'Homme, élevé au milieu du Clan des Loups de Seeonee, c'est en souvenir d'Akela, de la bonne panthère noire, de Mère Louve, si douce à l'enfant perdu, de Baloo, modèle des parfaits éducateurs.

Certains allègueront que ce ne sont que des fables...

Mais, n'ont-elles pas un sens ?

CONCLUSION

« Si Peau d'Ane m'était conté,
« J'y prendrais un plaisir extrême... »
LA FONTAINE (1).

« Et voilà la dernière des histoires de Mowgli... »

Le lecteur indulgent — que notre faible étude aura peut-être incité à relire les « *Livres de la Jungle* » — ressentira-t-il l'amertume puérile que nous percevons chaque fois, malgré les ans, à cette ultime ligne, en voyant le rideau tomber à jamais sur un décor qui nous fût cher ?

Oui, nous l'avouons, l'ignorance du sort qui attend désormais le Petit d'Homme et ses compagnons voile pour nous, d'une note de regret, cette symphonie de la Jungle..., regret d'autant plus vif que l'auteur lui-même s'est complu à énumérer les éventuelles péripéties d'un drame qu'il eût pu prolonger (2). Il est surtout une simple phrase

(1) Livre VIII, fable 4.

(2) *Chien Rouge :* « Les choses qu'il vit, fit ou entendit, fourniraient matière à beaucoup, beaucoup d'histoires, aussi longues chacune que celle-ci. Par exemple, vous ne saurez jamais comme il échappa à l'Eléphant enragé de Mandla, celui qui tua vingt-deux bœufs traînant onze chariots de monnaie d'argent; comment il combattit Jacala le crocodile, toute une longue nuit, dans les Marais du Nord; comment, pendant la Grande Famine, il se trouva pris dans la migration des cerfs; comment il sauva Hathi le Silencieux d'une fosse dont le fond était armé d'un pieu; comment il alla traire les buffles sauvages dans les marécages, et comment... Mais il faut raconter une histoire à la fois... »

qui, dans son laconisme, ouvre la voie à toutes les imaginations : « Mais Mowgli ne fut pas toujours seul, car « au bout de quelques années, il devînt homme et se « maria; mais c'est là une histoire pour les grandes per- « sonnes... » (3).

Ah ! pourquoi KIPLING n'a-t-il pas cédé aux mêmes mobiles qui lui commandèrent, en 1893, de reprendre l'intrigue assez lâche de son Mowgli, pour en tisser la trame plus serrée de son « Second Livre », à l'aide d'habiles recoupements pour cacher la reprise ?

Que ne nous a-t-il gratifiés d'un « Troisième Livre » ?

C'est que KIPLING était trop bon romancier pour « user jusqu'à la corde » une situation si captivante soit-elle — suggérer ne vaut-il pas mieux qu'exprimer ? — et que son naturel anglais le portait, comme nous l'avons déjà noté, aux conclusions rapides. Et la dernière nouvelle du « Second Livre » devait être la dernière... définitivement, où l'auteur faisait un sort à tous ses personnages, recommençant les adieux de Mowgli à ses bêtes.

Dans ces conditions, ce sera peut-être un joie pour certains qui ont déjà échafaudé à leur usage et selon leurs goûts une suite de la monographie de Mowgli, d'apprendre que ce récit existe, de la plume de KIPLING, mais, chose curieuse, écrit un an avant « *Le Livre de la Jungle* ».

Cette nouvelle (4) situe le Petit d'Homme au service d'un Anglais, Gisborne, inspecteur des Eaux et Forêts. Venue à la vie civilisée, notre Petite Grenouille en goûte

---

(3) Cf. *Au Tigre*, Livre de la Jungle.

(4) *In the Ruhk*, extrait de « Many Inventions ».

les charmes : « Elle aime la cuisine cuite »; mais elle n'oublie pas pour cela ses connaissances intimes des choses de la Jungle et en profite pour exterminer un tigre meurtrier et pour rabattre sur son maître un troupeau de Nilghais.

Gisborne possède un autre serviteur, mahométan : Abdul-Gafur, qui a une fille. Mowgli l'enlève. Gisborne et Abdul-Gafur partent à leur recherche et découvrent Mowgli « assis dans une prairie, un bras passant autour « du cou de la jeune fille et jouant de la flûte de bambou; « devant eux dansent quatre loups ». Et voici la conversation qu'ils entendent :

« — Je sais que je suis né d'un homme puisque mon « cœur t'est attaché; mais j'étais un loup parmi les loups « et non le moindre, jusqu'au moment où ceux de la « Jungle m'ont prié de partir parce que j'étais un « homme. Mais ces quatre loups m'ont suivi parce que « j'étais leur frère. La Jungle est ma maison. Caresse-« les...

« — Mais ce sont des chiens, et ils sont sales !

« — Chiens ou pas chiens, ils m'ont suivi dans des « milliers et des milliers de villages...

« — Au travers d'un millier de villages, tu as dû « connaître un millier de femmes; je suis une jeune fille, « rien de plus. Ai-je ton cœur ? Où était-il donc autre-« fois ?

« — Dans mon ventre, parce que j'avais toujours « faim. Maintenant, il reste seulement Gisborne Sahib; « j'ai mangé son pain et je serai à son service, ainsi que « mes quatre frères qui lui rabattront le gibier.

« ... Une année plus tard, sous l'ombre d'un fourré

« rampait un enfant bronzé; juste derrière lui pointa la « tête d'un loup gris...

« ... Et voilà la dernière des histoires de Mowgli. »

S'il est vrai que l'Histoire est un perpétuel recommencement, nous sommes heureux de voir le premier et le dernier tableau de ces scènes de vie sauvage emprunter le même personnage : Un bébé malhabile, un « tout petit atome d'homme », symbole de renouveau et d'espoir, trait-d'union entre la candeur humaine et l'amitié animale.

Mais, si notre curiosité est satisfaite par ce complément d'information, en avions-nous besoin pour raffermir notre opinion envers les « *Livres de la Jungle* » ?

Certes non ! L'œuvre de KIPLING tient au plus profond de chacun de nous par une sympathie innée, un mélange d'amour et de compréhension, enfin une foule de sentiments qui nous sont d'autant plus chers que les « *Livres de la Jungle* » ne sont pas étrangers à leur épanouissement et à leur révélation. Et nous ne saurions mieux traduire la fidélité de notre attachement vis-à-vis des compagnons du Petit d'Homme, qu'en faisant nôtre cette réponse de Frère Gris à qui Mowgli demandait s'il le suivrait « une autre fois — et une autre fois encore — et « peut-être une autre » : « Petit d'Homme, Maître de « la Jungle, Mon Frère de liteau, bien que j'oublie par- « fois au Printemps, ta trace est ma trace, ton gîte est « mon gîte, ta chasse est ma chasse et ton dernier com- « bat sera le mien. »

Même si ces contes ne sont pas « des histoires pour les

grandes personnes », les apparences peuvent-elles longtemps abuser ou rebuter définitivement les lecteurs plus âgés qui s'estiment trop sérieux et qui ferment assez vite le livre lorsqu'ils voient apparaître à l'entrée de la caverne de Père Loup un bébé tout brun pouvant à peine marcher, mais tout souriant ?

Nous croyons qu'il faut dire de ces « *Livres de la Jungle* », ce que NISARD disait des fables de LA FONTAINE : « C'est le lait de nos premières années, le pain de « l'homme mûr et le dernier mets substantiel des vieil- « lards » (5).

« ... Et voilà la dernière des histoires de Mowgli. »

Vu, le Professeur
de l'Ecole Vétérinaire, rapporteur :
R. LASSERRE.

Vu, le Directeur
de l'Ecole Vétérinaire :
P. PONS.

Vu, le Président de la Thèse :
CALVET.

Vu, le Doyen :
CALVET.

Vu et permis d'imprimer.

Toulouse le 11 février 1948.

Le Recteur,
Président du Conseil de l'Université :
DOTTIN.

---

(5) *Histoire de la Littérature Française*, t. III.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Toute l'œuvre de R. KIPLING, plus particulièrement :

The Jungle Book, 1894.

The Second Jungle Book, 1895.

Many Inventions, 1893.

Just so stories, 1902.

Something of myself for my friends known and unknown, 1935.

(1) « On m'a dit une fois qu'il n'était pas à propos de nommer par écrit les étrangers mêlés à une affaire, parce que, en citant des noms, on amène la ruine de beaucoup de plans excellents... » (R. KIPLING).

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos. 11

CHAPITRE I : La Jungle. 19

CHAPITRE II : Le Peuple de la Jungle. 32

CHAPITRE III : La Société du Peuple de la Jungle 47

CHAPITRE IV : L'Enfant adoptif du Peuple de la Jungle : Mowgli le Petit d'Homme. 59

CHAPITRE V : L'organisation et la vie du Peuple de la Jungle. 79

CHAPITRE VI : Les voisins et les ennemis du Peuple de la Jungle : Les Hommes. 97

CHAPITRE VII : Le Père du « Peuple de la Jungle » 107

Conclusion. 115

TABLE DES MATIÈRES